5e Année (Nouv. série) N° 5 — Supplément Gratuit — Samedi 30 Janvier 1909

Gaston CALMETTE
*Directeur-Gérant*

RÉDACTION DU SUPPLÉMENT
Francis CHEVASSU

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
Paris, 26, rue Drouot (9e), Paris

# LE FIGARO

## SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE

**ABONNEMENT SPÉCIAL**
*au Supplément littéraire avec le numéro ordinaire du samedi*

| | Par An |
|---|---|
| France | 10 fr. |
| Union postale | 12 fr. |

*Ce Supplément ne doit pas être vendu à part, il est délivré, sans augmentation de prix, à tout acheteur du FIGARO du Samedi et envoyé gratuitement à tous nos abonnés.*

## Sommaire

André Beaunier...... *Le Krach des mathématiques*
Sonia.................. *Petits Cahiers d'une étrangère*
Paul Gaulot......... *Marie-Madeleine Coutelet* Petites victimes de la Terreur
Martine Rémusat..... *Les devancières d'Isadora Duncan*
C. Coquelin............ *Sully Prudhomme*
Legrand-Chabrier... *La Fève enchantée* Nouvelle inédite
Parsnip................ *Stratford-on-Avon*
A. B.................... *A travers les Revues*
S. Rzewuski.......... *Berta et Berrini* La Vie littéraire à l'étranger
Pierre Brun.......... *Le Vrai Cyrano* Le livre du jour

### *Page Musicale*

Henri Hirchmann.... *Hernani* Air de don Carlos

# Le Krach des Mathématiques

Aux époques un peu énergiques d'autrefois, je crois qu'on aurait signalé M. Henri Poincaré comme un personnage diabolique. En effet, il est le plus grand mathématicien de ce temps et il ne croit plus aux mathématiques. Il est allé plus loin que personne dans la connaissance des lois que la science peut établir, et il révoque en doute la valeur absolue de la science. Son génie s'est élevé plus haut qu'on n'avait fait encore dans la contemplation de l'organisme intellectuel du monde ; et, de là-haut, il a méprisé toute cette idéologie calamiteuse. Il y a là, n'est-ce pas? les deux signes de l'ange maudit.

Les choses, de nos jours, s'arrangent assez bien pour que M. Henri Poincaré ait prononcé, jeudi, son discours de réception à l'Académie française.

⁂

C'est un homme des plus singuliers, que ce grand homme.

On le rencontre quelquefois ; même, on dîne avec lui : car il ne dédaigne ni la promenade, ni les réunions frivoles... On croit qu'on le rencontre et on croit qu'on dîne avec lui ; mais il n'est pas là, il est ailleurs. On dirait qu'il marche, on dirait qu'il mange ; mais ce n'est pas lui : c'est l'apparence de lui, ce corps, — comme cette tête n'est, en somme, que l'endroit où ses idées, qui viennent de loin, ont l'habitude de s'assembler, voilà tout.

D'ailleurs, son visage n'indique pas qu'il se passe là de prodigieuses aventures dialectiques. Il faut le savoir. Mais lui, qui le sait, veille à bien accueillir l'arrivée merveilleuse des idées ; et, attentif au jeu que font entre elles ces colombes mystérieuses, il semble extrêmement distrait du reste.

Un jour, il présidait un congrès de savants. Du moins, il était assis au fauteuil présidentiel. Et les discours allaient leur train ; mais lui songeait à des mathématiques. L'orateur fit le bel éloge d'Henri Poincaré. Alors, tous ses collègues d'applaudir. Comme il n'était pas du tout à ce qu'on disait, un réflexe voulut qu'il applaudît lui-même à son éloge. On dut l'avertir. Il fut un peu surpris, cligna des yeux et puis se remit à songer...

Il est un de ces rares esprits pour lesquels le monde extérieur n'existe à peu près pas.

A l'Académie des sciences, il y a deux ans, dans une harangue d'apparat, Poincaré loua Curie, tué récemment ; et il parla du radium, qui bouleversait la physique. Mais il refusa de mentionner les applications médicales de ce métal étonnant... « Je n'aime pas, dit-il, à aborder les questions pratiques, parce que je me sens un peu naïf et que j'ai toujours peur de faire de la réclame mal à propos et de faire le jeu de quelque trust !... » Il dit cela, il annonça qu'il se sentait un peu naïf, avec tant de sincérité alarmée qu'il en était touchant et magnifique : simplement, il avait constaté un fait assez malcommode pour lui, — et dont il n'était pas humilié pourtant. Il a conscience de ne pas vivre dans les contingences de la réalité. Un peu plus tard, au cours de cette même harangue, il disait en passant : « Nous autres pour qui le temps ne compte pas... » Ces esprits-là sont situés hors du temps et hors de l'espace. Ils vivent et ils travaillent sous les espèces de l'éternité.

A cause de cela, ils ne nous sont pas intelligibles très facilement.

⁂

De l'œuvre mathématique d'Henri Poincaré, je ne veux rien dire. Ce n'est pas seulement politesse pour mon lecteur ; cette œuvre m'échappe, en outre. Mais la philosophie mathématique d'Henri Poincaré est abordable, et j'essayerai d'en indiquer les grandes lignes.

Qu'avons-nous à faire ici-bas ? La recherche de la vérité est seule digne de notre activité intelligente. On peut aussi se proposer de soulager l'humanité des souffrances qu'elle endure... Mais, quoi? c'est là un idéal négatif ; et, si notre activité ne devait que supprimer la souffrance humaine, le mieux et le plus expéditif comme le plus sûr serait de supprimer le monde. Or, une activité qui s'anéantit elle-même ne vaut rien. Avec une admirable tranquillité d'âme et une impérieuse rigueur logique, Henri Poincaré conclut : « Si nous voulons de plus en plus affranchir l'homme des soucis matériels, c'est pour qu'il puisse employer sa liberté reconquise à l'étude et à la contemplation de la vérité. »

Ces formules sont terribles, qui, en termes si simples, énoncent un devoir si impérieux, si occupant, si grave qu'il emplit toute l'existence et n'y laisse aucune place pour l'amusement, le badinage, la tendresse et, enfin, le hasard !... Elles sont belles de dogmatisme et d'abnégation...

Mais l'affaire devient tragique.

Voici, en effet, Pilate, qui demande : « Qu'est-ce que la vérité ?... » Il faut ici qu'on réponde ; quand on exige que la vie soit tout entière consacrée à la recherche de la vérité, quand on réclame ce sacrifice, il faut qu'on dise ce que c'est un peu que cette vérité.

Or, la vérité métaphysique n'a point encore donné de certitude ; peut-être n'en comporte-t-elle pas. Quant à la vérité physique, on en saisit quelques détails ; mais, pour l'ensemble, elle apparaît comme étant sous la dépendance d'une vérité métaphysique qu'on ne réussit pas à posséder.

Reste la vérité mathématique, la seule qui se présente comme un absolu. Le scepticisme le plus acharné, celui-là même qui refuse sa créance à la méthode expérimentale autant qu'aux rêves intuitifs, admet la valeur intangible de la déduction mathématique. Soit un petit nombre de propositions évidentes, une juste dialectique en tire une chaîne de propositions nouvelles. Ce déroulement se fait selon d'incontestables règles. Et, d'abord, on ne voit pas trop où se glisserait le doute.

Ainsi, la vie humaine n'aurait pas d'autre objet que la recherche de la vérité ; et, cette vérité, l'esprit humain la trouverait dans l'ordre mathématique.

C'est une vérité austère, étrangère à la réalité concrète, une vérité nue, dépourvue des agréments d'ici-bas, mais une vérité souveraine en son ascétisme autocratique.

⁂

Eh ! bien, c'est, en fin de compte, cette vérité-là, cette dernière vérité qu'Henri Poincaré, son ami et son maître, va réduire à n'être plus qu'une opinion, je ne dis pas individuelle, mais humaine.

Pour que la vérité mathématique eût une valeur absolue, il faudrait que cette valeur absolue fût le caractère et des axiomes qui sont le point de départ de toute déduction mathématique et de la loi suivant laquelle est faite cette déduction.

Or, les axiomes ne comportent pas une autre signification que celle que leur donne l'évidence ; — l'évidence, c'est-à-dire la manière que nous avons de les regarder comme vrais. L'évidence implique un rapport : les axiomes ne sont pas évidents en eux-mêmes, ils sont évidents à nos yeux. En d'autres termes, l'évidence des axiomes dépend de nous ; et non de chacun de nous, mais de la qualité même de notre réceptivité mentale.

Nous admettons — nous sommes naturellement obligés de l'admettre — que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Oui !... Mais concevez l'esprit humain sous la forme d'une punaise infiniment plate et qui se meut sur une sphère parfaite : alors, dit M. Poincaré, le plus court chemin d'un point à un autre sera, pour cet esprit, non pas la ligne droite, dont il n'aura pas l'idée, mais l'arc de cercle. Et toutes les propositions qui dérivent de la ligne droite considérée comme le plus court chemin d'un point à un autre n'auront désormais qu'une valeur humaine, qu'une valeur relative.

Nous admettons que l'espace a trois dimensions, hauteur, largeur et profondeur, et toute la géométrie euclidienne est basée sur cette notion des trois dimensions de l'espace. Mais ce choix des trois dimensions n'est-il pas arbitraire ?... « Quelqu'un, dit M. Poincaré, quelqu'un qui y consacrerait son existence pourrait peut-être arriver à se représenter la quatrième dimension... » L'empêchement, c'est l'éducation préalable que nous avons reçue.

Alors, demandez à M. Poincaré si la géométrie euclidienne est vraie. Il vous répondra que cette question n'a pas de sens. Autant, remarque-t-il, demander si le système métrique est vrai et si les anciennes mesures sont fausses. A la géométrie euclidienne, il accorde une supériorité : elle est « plus commode » qu'une autre. L'esprit humain lui est plus favorable qu'à une autre. Mais contient-elle plus de vérité qu'une autre ? correspond-elle à une réalité quelconque ?... Ces questions ne se posent pas : elles sont vides de signification.

Voilà pour les axiomes et les principes de la vérité mathématique. Quant à la méthode, elle n'a pas une rigueur mécanique. Henri Poincaré conçoit la mathématique comme un art autant que comme une science. Il a montré qu'à son avis l'invention mathématique dépendait de la sensibilité autant et plus que du pur et simple raisonnement et que l'imagination y collaborait de la manière la plus efficace.

⁂

Ainsi, le scepticisme de ce mathématicien prodigieux atteint la substance même des mathématiques.

Il se défend d'un scepticisme véritable en faisant observer qu'il ne dit pas que tout cela soit le jeu de notre caprice individuel. Non, la vérité mathématique dépend de la structure de l'esprit humain, lequel est une réalité durable et générale. Tout de même, nous concevions la vérité mathématique comme un absolu, et la voici relative à « notre » science !...

Il y a quelque analogie entre la philosophie mathématique d'Henri Poincaré et la philosophie générale de Kant. Avant celui-ci, un David Hume et d'autres s'amusaient à montrer les antinomies de la raison, l'irréalité des principes métaphysiques. Avant Poincaré, des géomètres ingénieux, jonglant avec les possibilités rationnelles, organisaient à plaisir des géométries de paradoxe. Kant et Henri Poincaré ont transformé ces badinages en doctrine et, sceptiques qui s'efforcent de limiter le désastre, ils ont, en quelque sorte, déterminé, immobilisé en système la notion de la relativité universelle.

A cet égard, ils ne sont pas des sceptiques : ils sont les ennemis du scepticisme envahissant.

⁂

Mais, en dépit de tout, quelle aventure, si la vérité mathématique elle-même nous manque, elle que nous considérions comme le dernier refuge de notre certitude pourchassée !... Ce qu'on pourra nous dire de la valeur d'une réalité humaine ne nous consolera pas. L'expérience, nous le savions, ne nous transmet que des renseignements imparfaits, où intervient la qualité de nos sens ; et ainsi nous savions que toute notre connaissance du monde sensible souffrait de cette tare essentielle. Nous n'avions pas beaucoup d'espoir de voir jamais une vérité métaphysique se constituer : ici intervient la qualité de notre raison comme, dans la connaissance du monde expérimental, la qualité de nos sens. Mais il nous semblait qu'avec les simples, rudes et peut-être insignifiantes vérités mathématiques, nous touchions à un peu d'absolu... Eh ! bien, non : ici encore, nous sommes emprisonnés et nos regards n'atteignent rien qu'à travers des vitres qui déforment, le spectacle des hypothétiques réalités.

Relisez maintenant ces lignes d'Henri Poincaré : « La recherche de la vérité doit être le but de notre activité ; c'est la seule fin qui soit digne d'elle. » Elles sont stoïquement belles, ces lignes !...

A moins qu'alors on ne trouve que le badinage reprend ses droits et qu'il y a un aimable et judicieux recours dans la frivolité suprême de l'esprit.

**André Beaunier.**

# *Petits Cahiers d'une étrangère*

En France, un certain dérèglement de vie, chez les jeunes gens, n'est point pour scandaliser les familles, et j'ai vu de très bonnes mères souhaiter d'avoir pour gendre un homme qui eût un peu « vécu ».

Ainsi certaines dames aux pieds douillets n'entendent chausser des bottines neuves qu'à la condition que leur femme de chambre les aient d'abord portées quelque temps.

~~~

Le premier devoir d'un littérateur obscur est d'être intéressant. Le droit d'être ennuyeux n'appartient, à Paris, qu'aux écrivains déjà célèbres.

~~~

L'infidélité conjugale avait un charme : celui du mystère. On ne l'étalait pas ; on feignait, tout de même, d'en avoir honte, un peu, et la littérature dramatique encourageait cette pudeur. Elle nous met aujourd'hui, la littérature, bien à notre aise. Elle nous supplie de ne plus nous gêner ; elle admet toutes les trahisons, trouve une excuse à toutes les folies, met les pires faiblesses à la portée de tous les cœurs.

Tant de cynisme est propre à rendre moins alléchant le péché, et doucement l'adultère se banalise. J'entrevois le temps où, par snobisme, on se détournera d'un plaisir si répandu, et où il sera « chic » de rester fidèle à sa femme, — comme il est de bon ton de moins se montrer au Bois, depuis que le peuple y peut aller, par le Métro, pour trois sous.

~~~

Je connais une Parisienne qui se retient de pleurer chaque fois qu'elle en a envie, parce qu'elle a peur que le noir de ses yeux ne coule dans le blanc de ses joues ; et qui est arrivée ainsi à une extraordinaire maîtrise de soi.

Moins maquillée, elle ne serait, comme nous, qu'une faible femme.

~~~

...Conférence, un peu ennuyeuse, sur le pacifisme, à l'hôtel des Sociétés savantes.

Nous sommes allés là, mon mari et moi, par politesse, et parce que le conférencier, qui est un de ses vieux camarades d'école, nous en priait. Je demande à mon mari ce qu'il pense du pacifisme. Il me répond que c'est une doctrine vénérable, qui est fondée sur la peur des coups. Il ajoute :

— Nous signons des traités d'arbitrage avec des peuples qui pourraient être, le cas échéant, nos vainqueurs, ou dont nous savons ne devoir venir à bout qu'au prix de difficultés très grandes : mais nous ne signons pas de traités d'arbitrage avec les nègres. Le respect de la vie humaine est supprimé dans ce cas, par la certitude de vaincre.

~~~

Il y a, dans Paris, cinq ou six maisons où il est nécessaire d'être « adopté » et de dîner de temps à autre, si l'on ne veut pas avoir écrit quelques bons volumes pour rien.

~~~

Chez beaucoup de très honnêtes gens, le désir de réussir est fondé sur l'espoir d'ennuyer quelqu'un.

~~~

Visite de l'ami V... Quarante ans, licencié en droit. Il est vêtu d'habits un peu fanés. Il reçoit du ministère de la Justice des appointements qui équivalent à un gain de sept francs par jour. C'est, à Paris, un médiocre salaire d'ouvrier. V... le constate sans colère. Et je pense qu'il y aurait une statistique utile à placarder sur les murs de Paris : celle des salaires journaliers gagnés par certaines catégories « bourgeoises » dont nos prolétaires envient le sort et détestent l'« oppression » : salaires d'officiers, d'instituteurs, de prêtres, de magistrats, de fonctionnaires, — de tant d'honnêtes gens dont la pauvreté, gaiement supportée, reste secrète, et que la fréquentation des Bourses de travail ne tente point... En face de ces chiffres-là, les salaires de certains ateliers seraient inscrits. L'ouvrier comparerait ; et peut-être en verrait-on, tous les jours, quelques-uns rentrer au logis, l'âme apaisée, moins avides de manger le bourgeois...

~~~

Les Français usent d'expressions dont la brutalité me choque. Ainsi, ils appellent « espérances » la fortune qu'ils hériteront un jour de leurs parents. La simple politesse commanderait d'appeler cela, au moins, des « appréhensions ».

~~~

Certains hommes de lettres adoptent une opinion politique pour ce qu'elle a de seyant, de gentil, pour ce qu'elle ajoute d'harmonie à leur personnage. Ils choisissent un parti comme on choisit une cravate.

~~~

Conseils à mon fils.

L'amour est le seul sentiment qui soit *insimulable*, et c'est là sa beauté, sa gloire. Tu pourras, mon petit Claude, être généreux par orgueil ou par calcul, amical ou galant par politesse, dévoué par compassion, et sans que les mouvements de ton cœur aient commandé aucun des beaux gestes que tu fais ; et tu auras ainsi donné l'illusion de la générosité, du dévouement, de la galanterie. Mais, n'essaye pas de donner l'illusion de l'amour à une femme que tu n'aimes pas, et à qui tu crains de faire de la peine, en la dédaignant. Bon garçon, tu penses : « Je saurai feindre ». Je t'en défie.

~~~

On parlait d'une femme insupportable. Mon ami B... déclara :

— Je ne dirai jamais de mal d'elle, parce que je lui dois une grande joie : celle de penser, de temps en temps, que je ne suis pas son mari.

~~~

« Je n'ai pas eu le temps » est une expression généralement vide de sens, qu'il conviendrait de remplacer par celle-ci : « Je n'ai pas su avoir le temps ». Il y a un certain art de mettre à profit les minutes que telles de nous possèdent, et que d'autres ne possèdent point. Les plus essoufflées de mes amies sont des femmes qui n'ont rien à faire.

~~~

On plaisantait chez moi, l'autre jour, sur l'inconstance des célibataires. Je les ai défendus.

Le mariage suppose, il est vrai, l'attachement d'un homme à une seule femme ; et le célibat, le partage libre d'un homme entre un nombre indéfini de femmes ; mais on ne remarque pas assez combien le célibataire est généralement fidèle à la femme qu'il a, dans l'instant où il l'a.

Cela vient sans doute de ce que le sentiment d'être libre suffit à émousser en nous le désir de jouir de la liberté. Le célibataire se dit qu'il pourrait avoir toutes les femmes sans que quiconque eût le droit de l'en blâmer. Alors, c'est un peu comme s'il les avait. Et c'est pourquoi il les délaisse. Son « inconstance », en somme, est faite d'un certain nombre de fidélités successives ; et la question se pose de savoir ce qui est le plus immoral : d'être, toute sa vie, infidèle à la même femme, — ou très fidèle, successivement, à plusieurs ?

~~~

Parmi les joies très pures que l'art nous donne, il y en a quelques-unes que les artistes ne peuvent créer qu'au prix d'une certaine corruption d'eux-mêmes.

C'est pourquoi nous devons être indulgents à leurs défauts, et même entourer leurs vices d'un peu de compassion reconnaissante.

~~~

Certains hommes se font une âme révolutionnaire par dépit de n'avoir su conquérir la fortune ou le succès. De même à certaines femmes déplaisantes la vertu semble un moyen commode de se venger de celles qui ont connu l'amour.

~~~

Ce qu'il y a d'agréable avec les égoïstes, c'est que, quand on a bien envie de faire une bêtise, on est sûr de ne pas les trouver sur son chemin.

Ça leur est égal qu'un autre fasse une bêtise.

~~~

Mon oncle Serge, qui est resté garçon, me disait un jour, avec mélancolie :

— Le regret qu'on peut éprouver, quand on a quarante ans, de s'être marié, ne saurait égaler celui qu'on a de ne s'être point marié, quand on en a soixante.

~~~

Ce n'était pas l'avis du peintre Chenavard. A une demoiselle de ses amies qui lui demandait un jour son avis sur la question, il répondit :

— Les femmes doivent se marier. Les hommes, pas.

**Sonia.**

# Les Petites Victimes de la Terreur

## XV

## MARIE-MADELEINE COUTELET

Le dimanche 6 octobre 1793, le citoyen Lambin, demeurant rue de Richelieu-Sorbonne, se présenta à la section Beaurepaire, n° 334 rue des Mathurins, (cette rue se trouvait entre la rue de la Harpe et la rue Saint-Jacques, sur l'emplacement de la rue du Sommerard) ; il y venait accomplir un de ces actes, si fréquents alors, que le fanatisme révolutionnaire imposait aux gens peureux comme un devoir civique.

Il dénonça aux membres de la section une femme, la directrice de la filature de chanvre des Jacobins, la citoyenne Coutelet, veuve Neuvéglise, comme étant « en correspondance avec Cologne ». Le fait d'entretenir des relations, quelles qu'elles fussent, avec des émigrés était un crime abominable dont la seule suspicion exposait celui ou celle qui en était l'objet à la surveillance rigoureuse des Comités ; aussi la section Beaurepaire fit-elle le meilleur accueil à la dénonciation du citoyen Lambin et s'empressa-t-elle d'y donner la suite qu'elle comportait.

A vrai dire, pas plus les membres de ladite section que Lambin lui-même ne paraissent s'être fait une idée nette et précise de ce que représentait « Cologne » ; à force d'entendre répéter ce mot dans les gazettes pour désigner les Français réfugiés à l'étranger, ils en étaient sans doute venus, comme le Dauphin prenant le Pirée pour un homme, à croire que Cologne était le nom de quelque émigré d'importance. C'est, du moins, ce que l'on peut conclure des termes mêmes reproduits par le procès-verbal de la dénonciation du citoyen Lambin, affirmant que la veuve Neuvéglise « était en correspondance avec Cologne et *devait avoir reçu une lettre de lui* ». Quoi qu'il en fût, il importait de vérifier la chose sur-le-champ ; ils désignèrent donc trois d'entre eux, les citoyens Edon, Jonette et Gobert, pour faire perquisition chez la citoyenne suspecte.

La soirée était déjà fort avancée quand les trois commissaires se mirent en route, mais la vigilance des patriotes ne respectait ni le repos ni le sommeil des citoyens. La veuve Neuvéglise demeurait dans la filature, dont les bâtiments formaient un îlot compris entre la rue Saint-Jacques, le passage des Jacobins, la place Saint-Michel et une rue nouvellement ouverte (qui est devenue la rue Soufflot actuelle) ; le portier auquel ils s'adressèrent leur indiqua une chambre au troisième étage comme étant le logis de la citoyenne qu'ils désiraient voir.

Ils montent, frappent à la porte de la chambre indiquée et, lorsqu'elle est ouverte, ils se trouvent en présence de deux femmes ; ils ne cherchaient qu'une Coutelet, le hasard leur en offre deux : la veuve Neuvéglise et sa sœur cadette, Marie-Madeleine Coutelet, célibataire, âgée de trente-deux ans et employée à la filature.

Celle-ci explique aux commissaires qu'il y a eu erreur, qu'ils sont chez elle et non chez la veuve Neuvéglise, laquelle loge au premier étage. Elle pouvait s'en tenir là, mais, cédant à la plus fâcheuse des inspirations et par une sorte de bravade qu'on a peine à comprendre, elle invite les commissaires « à visiter ses propres affaires ». Ceux-ci n'étaient pas chargés d'une pareille mission et n'avaient aucune qualité pour cela ; mais, en ce temps de soupçons universels, l'offre est de celles que de zélés patriotes ne refusent pas, et ils se mettent aussitôt à la besogne.

Les voilà donc inspectant le mobilier de la chambre, ouvrant les tiroirs, furetant partout ; dans le chiffonnier, ils découvrent trois lettres. Viendraient-elles de « Cologne » ? Ils s'en emparent ; deux sont décachetées ; la troisième, « adressée à la citoyenne Quicheron », est « sans date et sans aucune empreinte de cachet ni de timbre ». Ils les emportent et redescendent au premier étage, chez la veuve Neuvéglise, où ils saisissent une lettre signée « Marie-Josèphe Frau »... Mais, pendant cette opération, ils ont lu la correspondance trouvée chez Marie-Madeleine Coutelet ; elle leur a paru singulièrement suspecte ; aussi, toute affaire cessante, ils remontent chez celle-ci et « la somment de les suivre au Comité ».

L'affaire prend mauvaise tournure. Marie-Madeleine Coutelet s'apprête à leur obéir, mais la veuve Neuvéglise ne veut pas abandonner sa sœur dans cette pénible conjoncture et demande à l'accompagner. Les commissaires y consentent ; les trois hommes et les deux femmes arrivent à la section Beaurepaire à minuit trois quarts.

⁂

Le Comité est en permanence, et il est procédé aussitôt à l'interrogatoire de Marie-Madeleine Coutelet.

Tout d'abord, on lui fait apposer sa signature sur les lettres trouvées chez elle ; l'une est insignifiante et l'on ne s'en occupe pas. Par contre, une lettre signée « Gastellier », et datée de Reims, du 28 août 1793, attire l'attention du Comité. Elle est ainsi conçue :

« Mon amie,

» Je suis arrivé ici le lendemain de mon départ à midi ; je me suis empressé de remplir vos commissions. Tout le monde a reçu avec une joie extrême les nouvelles de votre part. Je serai chargé de réponses qui vous prouveront sans doute que le vide de l'absence est cruel pour tous ceux qui ont l'avantage de vous connaître. Je vous prie de me marquer l'état de mon magasin, s'il n'est rien survenu d'urgent, enfin des nouvelles de votre santé, de la sœur, du papa et de toute la petite famille. Vous ne doutez pas combien vous m'êtes chère, même notre enragée aristocrate ; je ne désespère pas de la convertir et de la ramener tout doucement aux bons principes. En attendant, embrassez tout (le monde) pour moi, et croyez-moi pour la vie votre sincère ami.

» Gastellier, »

« Ma mère, ma femme vous disent bien des choses gracieuses ».

Les termes de la lettre montrent que le signataire est, lui, dans » les bons principes » ; mais qui est-il ? Est-ce qu'il ne serait pas boulanger à Reims, rue de la Poissonnerie ? Marie-Madeleine proteste ; il n'a jamais été boulanger ; il a fait son droit à Paris, et il est retourné à Reims, où il habite d'ordinaire. C'est, d'ailleurs, un patriote ; elle croit même qu'il a assisté à la Fédération de 90, toutefois elle ne l'assure pas ; il vient de temps en temps à Paris...

Nul doute que les commissaires n'eussent poussé plus avant l'interrogatoire sur la personne traitée d' « enragée aristocrate », et qui n'est autre que la veuve Neuvéglise, s'ils n'avaient eu sous les yeux la troisième lettre, autrement importante celle-là, d'abord parce qu'elle émane de Marie-Madeleine elle-même et parce qu'elle contient l'expression très nette des sentiments les plus franchement contre-révolutionnaires. Elle est adressée « A la citoyenne Quicheron, rue Montoison, à Reims. »

« Ma chère tante,

» Je profite avec empressement de l'occasion qui se présente pour vous assurer de notre amitié et m'informer de votre santé...

» Les Parisiens ont tant d'esprit que toutes nos affaires vont aller tout droit ; ils se fêtent et font des réjouissances, mais ils n'ont pas le talent d'avoir du pain. Ils payent tout fort cher, mais avec *la Carmagnole* on fait taire leurs plaintes. En un mot, il ne leur faut qu'un couplet de chanson pour leur faire faire tout ce qu'on veut. La fête de la Fédération s'est passée sans trouble et sans bon sens, car il n'en existe plus dans toutes ces fêtes. Je vous assure que nous sommes restées fort tranquilles chez nous à gémir de leurs sottises. Vous savez que la reine a été conduite à la Conciergerie où elle est toujours, peut-être jusqu'à ce qu'on se porte aux prisons, et que nous verrons malheureusement assassinée ; car c'est bien la mauvaise intention des scélérats de jacobins. Tous les honnêtes gens craignent pour ses jours ; elle est d'un courage intrépide.

» Je vous prierai, si vous voyez M. Bouché, huissier, de lui demander s'il ne connaissait pas quelque petit bien à vendre. Comme Blondin veut rembourser notre maison, nous ne serions pas d'avis de garder nos assignats encore longtemps, car tout le monde craint bien qu'ils ne durent pas longtemps. Les biens du côté de Paris sont trop chers pour que nous puissions trouver ce qu'il nous faudrait. Bien des personnes qui en sont beaucoup plus chargées que nous (d'assignats) ne savent qu'en faire ; on n'ose acheter des actions non plus à cause qu'il y a plusieurs banques d'interrompues avec l'étranger, qu'ils ne veulent pas entendre parler de nos billets. Ainsi voilà comme la Révolution nous fait du bien à tous. Comme dans tous les temps, il y a quelque chose à vendre, il se pourrait faire que vous trouviez notre affaire. Je vous serais obligée de ne pas nous oublier. Si la chose ne peut avoir lieu, nous verrons à nous décider à acheter de la marchandise.

» Si le citoyen Gastellier se présente chez vous pour aller chercher vos commissions pour nous, je vous préviens qu'il est patriote en règle, et on n'aime pas toujours à manifester sa façon de penser avec des gens qui ne sont pas de notre opinion.

» Je finis en vous embrassant de tout mon cœur, et suis, avec respect, votre nièce,

» Coutelet. »

C'est en frémissant d'indignation que les commissaires lisent toute cette série de railleries sur la misère d'un peuple qu'on apaise avec des chansons, sur la dépréciation des assignats, cette monnaie de la République, et l'hommage rendu au courage de « la reine », qui n'est plus à cette heure que l'*Autrichienne*, vouée à une mort prochaine. Cette lettre est bien d'une « enragée aristocrate ».

Mais Marie-Madeleine se défend d'avoir de tels sentiments, et elle explique qu'elle n'a écrit cette lettre que par badinage, « pour le seul plaisir de le faire » ; « qu'elle ne l'écrivait à personne puisqu'elle ne l'écrivait que pour jouer l'aristocrate, et que, si elle eût envoyé sa lettre, elle aurait sûrement offensé la personne à qui elle écrivait ». Elle répudie toute mauvaise intention ; « elle n'a eu aucun projet contre-révolutionnaire ; elle ne pense pas ce qu'elle a écrit de la société des Jacobins ».

La veuve Neuvéglise, interrogée à son tour, confirme les dires de sa sœur ; elle déclare « qu'elle a connaissance de la lettre, que la vérité est que cette lettre n'a été écrite que par dérision ». On lui fait observer « qu'elle aurait dû engager sa sœur à ne pas garder une lettre écrite en badinant, et qui, cependant, pouvait la compromettre ». Elle répond que, « si l'on n'eût pas fait la visite chez elle, cette lettre y eût encore été dans dix ans...»

Les explications fournies par les deux sœurs sont des plus plausibles. Il est certain, tout d'abord, que la lettre n'a pas été envoyée à son adresse, puisqu'on l'a trouvée dans le chiffonnier de Marie-Madeleine ; de plus, si celle-ci s'était rappelé posséder encore une pièce aussi compromettante, eût-elle spontanément invité les commissaires à « visiter ses propres affaires », alors que, l'ordre de perquisition ne la visant point, elle n'avait qu'à leur signaler leur erreur et à les prier de s'en aller ? Enfin, la lettre même de Gastellier, faisant allusion à une « enragée aristocrate » qu'il s'efforcerait de convertir, semblait bien prouver que celle à qui il s'adressait n'était pas une « enragée aristocrate », sans quoi, ce patriote avéré se fût d'abord employé à convertir celle dont il se dit « le sincère ami pour la vie ».

Ces réflexions se présentent naturellement à l'esprit des membres de la section Beaurepaire. En d'autres temps, et étant donné que la perquisition ne se justifiait même pas par un semblant de légalité, la jeune femme aurait dû être renvoyée chez elle, avec un blâme pour son imprudence et quelques bons conseils pour n'y pas retomber à l'avenir ; mais la peur sévissait dans toutes les âmes, et le Comité, incapable d'une résolution franche, préoccupé surtout de dégager sa responsabilité, saisit avec empressement un moyen de se tirer d'embarras, en renvoyant l'affaire à l'accusateur public.

« Le Comité, après avoir examiné avec une scrupuleuse attention une des trois lettres trouvées chez la citoyenne Coutelet, laquelle est écrite d'un style contre-révolutionnaire, et après en avoir délibéré, a arrêté que ce n'était point à lui à décider avec quelle intention elle avait été écrite et que c'était à l'accusateur public à en juger; c'est pourquoi ledit Comité, après une autre délibération, a décidé d'envoyer ladite citoyenne Coutelet en la prison de la Conciergerie, et l'extrait du procès-verbal, auquel seront annexées les trois lettres, du nombre desquelles est celle contre-révolutionnaire, au citoyen accusateur du tribunal révolutionnaire.

» Au Comité révolutionnaire, ce 7 octobre 1793, l'an II.

» JANNIOT, président; BOURDEQUOY, secrétaire. »

Trois heures du matin viennent de sonner quand est prise cette décision. Marie-Madeleine Coutelet est dirigée sur la Conciergerie, tandis que la veuve Neuvéglise est invitée à se retirer chez elle. Son tour n'est pas encore venu; la dénonciation de Lambin ne produira son effet que quelques mois plus tard (4 floréal an II — 23 avril 1794).

⁂

L'accusateur public n'éprouva point les scrupules, pourtant bien minces, du Comité de la section Beaurepaire; d'ailleurs, la sinistre besogne à laquelle il vouait tout son temps ne lui laissait guère de loisirs pour lire les pièces qu'on lui transmettait; à plus forte raison négligeait-il de prendre connaissance des circonstances susceptibles de modifier l'impression produite par la lecture hâtive de ces pièces. Il ne vit donc, dans l'affaire de Marie-Madeleine Coutelet, que la lettre écrite par elle, et dans cette lettre que l'expression de sentiments nettement contre-révolutionnaires. Envoyée comme suspecte à la Conciergerie, elle y fut, aussitôt entrée dans la prison, considérée comme inculpée et renvoyée devant le tribunal révolutionnaire.

Le vingt et unième jour du premier mois, autrement dit le 12 octobre 1793 (le calendrier républicain ne devait entrer en vigueur que quelques semaines plus tard), le juge Maire procéda à l'interrogatoire de la jeune femme. D'après les questions qu'il lui pose, il est évident qu'il n'a même pas pris le temps d'étudier le dossier et qu'il n'en connaît, lui aussi, que la lettre de Gastellier et la lettre à la tante Quicheron; mais cela lui a suffi pour établir sa conviction, entièrement défavorable à celle qu'il interroge.

D. — Pourquoi avez-vous été mise en arrestation?

R. — Je suis arrêtée parce qu'étant venus faire une visite chez ma sœur pour savoir si elle n'avait pas de papiers suspects, sa chambre étant au premier, et la mienne étant au troisième, j'ai déclaré qu'on n'était pas chez ma sœur, mais que ceux qui étaient chargés de la visite pouvaient entrer chez moi. Je leur offris même de visiter mes propres affaires; ils ont trouvé dans mon chiffonnier trois lettres dont une, adressée à ma tante Quicheron, leur a paru suspecte, et a vraisemblablement été la cause de mon arrestatton.

D. — Comment connaissez-vous Gastellier?

R. — Je le connais parce qu'il fréquente depuis dix ans notre maison.

D. — Que fait Gastellier et où demeure-t-il?

R. — Il est marchand de vins en gros et demeure ordinairement à Reims, rue de la Poissonnerie, et à Paris, café Figaro, place aux Veaux, près les Bernardins, où je crois qu'il est actuellement.

D. — De qui Gastellier entend-il parler dans la lettre en date du 28 août: « Vous ne doutez pas combien vous m'êtes chère, même notre enragée aristocrate, etc. »

R. — C'est de ma sœur dont il voulait parler, et c'est à titre de plaisanterie qu'il en parle ainsi...

Il semble bien, en effet, que ce marchand de vins en gros, qui, à chacun de ses voyages à Paris ne manque pas d'aller voir les deux sœurs, ne prend guère au sérieux les sentiments « aristocrates » de ces employées de la filature, sans quoi leur intimité s'en fût trouvée compromise, et celles-ci s'amusent à le taquiner sur ses opinions révolutionnaires. Ces discussions politiques ont tout l'air d'un jeu. C'est ce qu'affirme à nouveau Marie-Madeleine:

— C'était une plaisanterie que j'avais faite avec le citoyen Gastellier, en lui proposant, après la lui avoir communiquée, de la remettre à son adresse, ce qu'il, comme j'en étais bien convaincue d'avance, refusa de faire. Alors la lettre m'est restée, et je l'avais totalement oubliée lorsqu'on l'a trouvée chez moi.

D. — A quelle époque avez-vous écrit cette lettre?

R. — Je crois que c'est à peu près le 22 août dernier...

Sur l'insistance du juge, elle répète les explications précédemment données, et il est facile de voir par les termes dont elle se sert qu'il n'y avait dans cette lettre qu'une espièglerie de sa part, un badinage entre amis, peut-être même pourrait-on dire entre amoureux, car, bien qu'on ne puisse déterminer, faute de documents précis, la nature du sentiment qu'éprouvaient l'un pour l'autre Gastellier et Marie-Madeleine, on ne doit pas oublier qu'au dix-huitième siècle, l'amour s'appelait volontiers l'amitié...

— Je n'avais écrit cette lettre, répondelle, que pour m'amuser un instant avec Gastellier, qui, étant affilié aux Jacobins et patriote autant qu'on puisse l'être, ne pourrait pas voir ma lettre que je lui communiquais sans m'en témoigner toute l'horreur qu'il a ressentie et dont il m'a fait part, ainsi que je m'y attendais, en me disant: « Vous seriez donc bien changée, si vous étiez dans les sentiments que vous manifestez par cette lettre ». Ce qui nous a causé une petite querelle d'amitié, que j'ai apaisée à l'instant en écrivant sur-le-champ une autre lettre à ma tante, telle que j'avais dessein de la lui envoyer et dans les bons principes que je professe...

Mais le juge n'est pas touché par le récit de l'incident, ni par l'aveu de cette « petite querelle d'amitié », détail naïf et charmant qu'on sent bien n'avoir pas été inventé pour les besoins de la cause; et il poursuit avec rudesse:

— Je vous observe que votre lettre respire l'esprit impur du fédéralisme. Pourquoi méprisez-vous les Parisiens et dites-vous qu'ils n'ont pas le talent d'avoir du pain?

— Je persiste à dire que c'était par plaisanterie...

Elle a beau répéter toujours la même chose, Maire ne veut rien entendre. Soit qu'il ait une conviction si entière qu'aucun raisonnement ne l'en puisse détourner, soit qu'il cherche à faire tomber l'inculpée dans un piège, il continue à lui poser des questions parfaitement sottes:

D. — Comment est-il possible qu'il vous soit venu dans l'idée de traiter la société des Jacobins de scélérats dans une lettre que vous présentiez à un des affiliés de cette société?

R. — C'était pour produire l'effet qui a eu lieu et mettre Gastellier en colère en lui faisant voir dans cette lettre le contraire de ce que je pensais.

D. — Pourquoi dites-vous, dans cette lettre, que tous les honnêtes gens craignent pour les jours de la reine et quel est son courage intrépide?

R. — C'était toujours dans les mêmes idées de plaisanterie...

Le dialogue aurait pu continuer longtemps de la sorte; aucune des réponses de la jeune femme, pourtant si pleines de bon sens, ne désarmait l'hostilité du juge, et l'interrogatoire, qui aurait dû se terminer par une mise hors de cause, aboutit à une comparution devant le tribunal révolutionnaire.

L'acte d'accusation, aussitôt rédigé, ne vise que la lettre écrite « à la tante Quicheron ». Naturellement, il ne mentionne aucune des circonstances favorables à l'inculpée, et il se dispense ainsi d'expliquer comment ce papier est resté en la possession de celle qui l'écrivait, et qui, de façon évidente, ne se souvenait même plus de l'avoir conservé: « Cette lettre, qui n'est qu'un tissu d'invectives contre les patriotes et les amis de la Révolution, et un chef-d'œuvre d'aristocratie, n'a pu être écrite que dans des intentions perfides et contre-révolutionnaires, et prouve combien la femme Coutelet, en professant des sentiments aussi contraires à la Révolution, s'est rendue coupable envers la République, dont elle aurait dû prendre les intérêts plus qu'aucun autre dans l'emploi important qui lui était confié comme chef de la filature des Jacobins. »

Le 14 brumaire (4 novembre 1793), elle est conduite devant le tribunal où, après des débats sommaires, les questions suivantes sont posées au jury:

1° A-t-il été composé un écrit manifestant l'incivisme, le mépris des autorités constituées, le désir de rétablir la royauté, le mépris de la monnaie républicaine, la haine contre les habitants de Paris et l'intention de prévenir contre eux ceux des départements?

2° Marie-Madeleine Coutelet est-elle l'auteur de cet écrit?

Sans doute, en rédigeant la première question, Coffinhal, qui préside ce jour-là le tribunal et qui est cependant un des plus acharnés terroristes, est frappé de la disproportion entre cette série de faits incriminés et l'imprudence commise par la malheureuse femme, au point que l'accusation lui en paraît à lui-même odieuse autant que ridicule, et il use du pouvoir qui lui est attribué de poser au jury la question subsidiaire d'intention.

3° L'a-t-elle fait avec des intentions criminelles et contre-révolutionnaires?

La porte est ainsi ouverte à l'indulgence qui, en l'espèce, serait la justice. Tout en reconnaissant la matérialité des faits, le jury, en répondant non sur la troisième question, peut sauver l'accusée...

Mais le jury se montre impitoyable, et Marie-Madeleine Coutelet est condamnée à mort.

Victime résignée d'une loi qu'elle subit sans la comprendre, elle ne montre en cet instant suprême ni colère ni abattement, et, simplement, elle accueille le verdict par ces touchantes paroles: « Si c'est la loi qui l'ordonne, je m'y soumets. Vous connaîtrez peut-être mon innocence après ».

**Paul Gaulot.**

---

# Les devancières d'Isadora Duncan

Les représentations données à Paris par l'école de danse de miss Isadora Duncan ressuscitent un art qui fut très en faveur à la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième. A cette époque, le goût de l'antique avait mis à la mode les poses plastiques et la danse-pantomime, inspirées de la mythologie grecque ou de l'histoire ancienne.

Il y eut des virtuoses de cet art charmant: une des plus célèbres est une Anglaise, Emma Harte, connue surtout sous le nom de lady Hamilton. Emma Harte avait une vingtaine d'années lorsque sa danse et ses nobles attitudes lui conquirent l'admiration de sir William Hamilton, représentant de l'Angleterre à Naples, passionné d'archéologie et de sciences naturelles. La jeune artiste eut, en l'année 1787, l'honneur de danser devant Gœthe, qui rendait visite au diplomate anglais en sa villa du Pausilippe. Voici ce qu'écrivait, au lendemain de cette visite, l'auteur de *Faust*:

« Sir William Hamilton, qui a longtemps étudié la nature, a trouvé en la personne d'une belle jeune femme la plus haute expression de l'art et de la nature. Habillée d'une tunique grecque qui lui sied à ravir, elle dénoue ses cheveux, saisit une écharpe et se livre à une succession d'attitudes expressives qui réalisent, aux yeux du spectateur, le rêve d'innombrables artistes. Elle sait draper les plis de l'écharpe différemment pour chacune de ses poses et se faire cent coiffures diverses d'un même morceau d'étoffe. Le vieux sir Hamilton l'éclaire en soulevant un bougeoir. Il dit qu'il retrouve en elle toute une collection d'antiques ainsi que les plus beaux profils frappés sur les médailles siciliennes. »

Non content de faire danser la jeune femme devant ses invités, le diplomate esthète fit construire une grande caisse sans couvercle, peinte en noir, entourée d'un somptueux cadre doré. La danseuse prenait place à l'intérieur de ce cadre, et sur le fond noir de la caisse, dressée verticalement, elle représentait une figure pompéienne ou tanagréenne.

Un album de treize planches, reproduisant les danses et les poses de lady Hamilton, dessinées par l'Allemand Rehberg, gravées d'après Piroli, fit le tour de l'Europe.

Une autre célèbre devancière d'Isadora Duncan est Ida Brun. Celle-ci, une Danoise, montra dès son enfance les plus rares dispositions pour la plastique et la pantomime. Elle était fille d'un riche particulier, ancien consul de Danemark à Saint-Pétersbourg, qui recevait en sa maison de Copenhague le grand monde, des artistes et des écrivains. Avec sa mère, une Allemande éprise de littérature et d'art, poétesse à ses heures, Ida Brun voyagea en Italie, où elle dansa devant Thorwaldsen et Canova; en Allemagne, où elle connut Gœthe et Wieland; en Suisse, où elle se lia avec Mme de Staël. Elle et sa mère furent les hôtes de la châtelaine de Coppet en même temps que Benjamin Constant, le critique et philosophe allemand Guillaume Schlegel et quelques autres beaux esprits. La danse idéale d'Ida Brun ravit Mme de Staël et ses amis.

« Cette danse, écrit l'auteur de *Delphine*, n'est qu'une suite de chefs-d'œuvre passagers dont on voudrait fixer chacun pour toujours ».

Guillaume Schlegel surnomma Ida « la fille chérie des Grâces » et lui dédia des vers où il est dit:

« Mon œil enivré n'avait jamais vu pareille danse, légère comme celle des zéphirs. Chaque geste, chaque mouvement est un enchantement; tout est harmonie.

» C'est l'inverse de ce que réalisa Pygmalion lorsque le marbre s'anima sur son ordre; car ici je vois paraître dans un vol les figures que créa le ciseau des Grecs. »

Costumée à l'antique, Ida Brun fut tour à tour Psyché, Terpsichore, Niobé, Althée, Orphée cherchant Eurydice, Ariane, Iphygénie, une vestale, une bacchante. Le plus souvent, une musique suave exécutée sur une guitare accompagnait sa danse. Quelquefois elle rythmait ses mouvements en chantant; sa voix était chaude et juste.

Elle n'avait alors que quatorze ans et possédait une taille de nymphe, d'épais cheveux blonds, des yeux bleus limpides, un joli teint clair et une physionomie avenante sinon régulièrement belle. Sous les arbres de Coppet elle courait, légère, gracieuse, telle une ombre heureuse dans les Champs-Elyséens; autour d'elle, les philosophes dissertaient. Il leur arriva d'engager avec elle une partie de colin-maillard.

La mère, nature enthousiaste et romanesque, s'entendait à merveille avec Mme de Staël. Mais Ida était d'un naturel froid qui lui valut d'être surnommée par quelques-uns « l'ondine ». Même lorsqu'elle traduisait certaines émotions violentes, elle conservait un calme imperturbable; à cause de cela, ses attitudes et ses gestes restaient nobles. Or l'impassibilité de la belle enfant n'était pas toujours du goût de sa vibrante mère. Un jour celle-ci la conduisit, à une heure très matinale, sur une montagne afin de la faire assister au lever du soleil. — « Sens-tu quelque chose? » lui demanda Mme Brun transportée d'admiration devant ce spectacle. — « Non, maman ». Impatientée, la mère allonge une gifle à sa fille: — « Et maintenant? » — « Oui, maman, cette fois j'ai senti quelque chose. »

Dans la danse et la pantomime, Ida Brun réalisait l'idéal de beauté classique que vers la même époque des peintres et des sculpteurs de tous pays réunis dans la Ville Eternelle voyaient revivre sous les traits d'une jeune Italienne du nom de Victoria, modèle et servante d'ostéria. Cette belle personne représentait avec un égal bonheur Hébé, Minerve et les madones des primitifs. « La physionomie de Victoria, écrit un émule de sir Hamilton, le diplomate et archéologue allemand Kestner, offrait l'expression la plus parfaite de la jeunesse, de l'innocence et de la pureté. Les lignes harmonieuses de son visage réfléchissaient la sérénité de son âme. Elle ne se troublait jamais, elle ne connaissait pas le mensonge. Capable d'éprouver de l'amitié pour quelqu'un, elle ignorait la passion. »

La déesse Victoria consentit pourtant à épouser un peintre russe, avec qui elle vécut très bourgeoisement; elle lui donna même deux enfants.

Quant à Ida Brun, elle devint à vingt-quatre ans la femme d'un diplomate français, le comte Louis-Philippe de Bombelles, dont le père, le marquis de Bombelles, était ambassadeur de France à Venise lorsque éclata la Révolution française. Ayant refusé de prêter serment à la Constitution, il dut émigrer en Autriche, mais rentra en France avec les Bourbons. Son fils resta en Autriche et entra dans la diplomatie; nommé en 1814 ministre d'Autriche à Copenhague, il fréquenta l'hospitalière maison du consul Brun, s'éprit d'Ida et obtint sa main. Il était âgé de quarante-cinq ans et fort laid, mais spirituel et gai. Peu de temps après son mariage, la comtesse de Bombelles partit pour l'étranger avec son mari, qui occupa divers postes diplomatiques.

Nous assistons actuellement à une renaissance des modes et des goûts qui régnaient du temps de Mme de Staël: l'écharpe, les robes tanagréennes, les coiffures antiques et la danse grecque reparaissent. Ainsi, la mode changeante n'est que recommencement.

**Martine Rémusat.**

---

# Sully Prudhomme

Le jour même où M. Henri Poincaré, prenant séance à l'Académie française, prononçait l'éloge de Sully Prudhomme, on annonçait la mort de Constant Coquelin. Or, l'illustre comédien avait consacré au grand poète un petit volume intitulé *un Poète philosophe*. Nous en détachons quelques pages sur Sully Prudhomme intime.

Il a été élevé par le groupe le plus respectable et le plus tendrement uni, un trio composé de sa mère, d'une sœur de celle-ci et d'un frère qui est resté célibataire pour assurer l'avenir de son neveu et de sa nièce. Car Sully a une sœur; et toutes ces âmes féminines mêlées à son éducation première n'ont pas peu contribué, sans doute, à développer cette exquise délicatesse qui est un de ses traits distinctifs.

Les goûts de cette famille étaient d'ailleurs plus que simples; ils confinaient à l'austérité. La maison était silencieuse, les visites rares et toujours les mêmes; ces bonnes gens s'aimaient, et s'aimant, ils se suffisaient. Leur affection, d'ailleurs purement fraternelle, ne comportait guère d'expansion; on se connaissait depuis si longtemps! Dans ce milieu étroit, bourgeois comme au vieux temps, quasi calviniste, Sully a grandi, et en vertu sans doute de ses innéités, il n'en a point souffert; il en a gardé la simplicité, bien que plus humaine, la fière et délicate réserve, la répugnance pour tout ce qui est faste ou représentation; en un mot, il est resté bourgeois lui-même, mais bourgeois, il faut le répéter, à la mode du seizième et du dix-septième siècle; bourgeois du temps où ce titre impliquait la gravité de la tenue et la fermeté d'un libre esprit.

Ce caractère s'accusa dès qu'il entra en rapport avec le monde: c'est-à-dire, dès qu'on le mit en pension: car c'est par le collège que nous entrons en communication avec nos semblables, et la lutte pour l'existence a pour premier acte ou pour prologue la lutte pour les prix. Le deuxième ou le troisième dimanche qui suivit son apparition à l'institution Bousquet-Basse, sise sur les hauteurs aérées de Chaillot, un gamin plus jeune que Sully qui avait dix ans — gamin qui devait devenir son *plus grand et invariable ami*, comme dit Montaigne — ce gamin donc, en rentrant chez lui, dit à sa mère: « Maman, il y a un élève à la pension qui sera un grand homme. » Et ce disant, il exprimait l'opinion unanime de ses cent vingt camarades. Tous avaient été conquis par le nouveau venu. Du premier coup le premier dans toutes les facultés, pas l'ombre d'orgueil, camarade excellent, même pour les cancres, il les avait surtout frappés par ce qui est, du reste, sa dominante: son esprit de justice, mais de justice raisonnée, réfléchie. C'était l'arbitre de toutes les querelles, et lorsqu'un ergoteur de douze ou treize ans, engagé dans la discusion de quelque point litigieux, voulait river le bec à son adversaire encore insoumis, il lui décochait cet argument sans réplique: « Prudhomme l'a dit. »

Malgré ses succès, malgré l'amitié de ses compagnons de classe, malgré l'estime de ses maîtres, Sully qui n'avait pas souffert dans le cercle quasi claustral de sa famille, Sully souffrit à la pension. Il souffrit de la peur de mal faire, affolé à l'idée d'une mauvaise note; il souffrit de la brutalité des mœurs du collège, — les enfants sont entre eux un peu Peaux-Rouges, — il souffrit enfin de la séparation d'avec les siens, et la trace de ces impressions palpite dans la première pièce des *Solitudes*.

Mon frère a vu une larme dans les yeux de ce stoïque. C'était le jour où l'on érigea le monument de Corot. On sait comme la cérémonie fut simple et touchante. Il y eut un banquet le soir; un orateur illustre y prit la parole, je le nommerai suffisamment en disant que c'est le plus grand, le plus puissant que nous ayons à cette heure, et dans un langage que ses familiers seuls lui connaissaient, il apprécia d'une façon exquise la grâce flottante et la vaporeuse harmonie du maître; puis de cette poésie fixée par le pinceau, il passa à l'autre, à celle des vers, il résuma, comme à vol d'oiseau, l'école contemporaine, et Sully Prudhomme y fut cité au premier rang, et l'éloge fut si juste, et la parole était si chaude, l'accent si pénétrant, une telle sympathie fut suscitée alors autour de lui, que Sully ne pût dominer à temps son émotion: il inclina la tête, mais une larme avait été vue. Après tout, née qu'elle était sans doute, non seulement de sa modestie touchée, mais aussi de son admiration pour la grande parole qu'il entendait, cette larme-là pouvait s'avouer: elle n'était point un signe de faiblesse, les grands cœurs seuls en répandent de pareilles.

Son stoïcisme ne l'empêche nullement de sympathiser avec les souffrances d'autrui. Pas d'ami plus sûr, plus dévoué. Il apporte dans l'amitié des franchises de justicier et des délicatesses de femme.

Voyons le justicier d'abord: l'anecdote se passe au lycée Bonaparte, où il entra pour achever ses études. Encore une anecdote de collège, dira-t-on. Eh oui! personne, je crois l'avoir fait comprendre déjà, n'a été plus que lui fidèle à soi-même. Il s'est développé en ligne droite: tel l'enfant, tel l'homme; la vie enfin l'a grandi sans le changer.

Donc, au lycée Bonaparte, un de ses camarades, un petit, fut frappé par un autre, un grand. Sully fut indigné, mais il n'eut pas que cette indignation qui fait des vers, il eut celle qui agit. Il résolut de venger le camarade si peu chevaleresquement rossé; et il voulut donner à cette juste vengeance l'éclat et la correction qui seyent à Thémis. D'après ses conseils donc, au sortir de la classe, et comme le tambour réglementaire roulait encore, le petit battu suivit son vainqueur, qui avait seize ans et la taille d'un cuirassier, et montant un degré pour se trouver de niveau, le prit par la cravate et lui décocha coup sur coup deux bonnes gifles, — non sans s'effrayer un peu de son courage, il faut l'avouer. Le cuirassier, étourdi, se rebiffe: mais avant qu'il eût pu faire un mouvement, Sully, le vertueux Sully, qui avait déserté la classe de seconde pour assister à l'exécution, se trouve derrière lui, le soulève de terre, l'étale sur le sol, double la dose, et lui dit, très doucement d'ailleurs: « Ce n'était pas assez de deux soufflets pour un lâche qui frappe un plus faible que soi. »

Comme ce petit trait le peint bien tout entier! Il n'a pas agi là par l'entraînement irréfléchi de l'amitié; il a raisonné son action. Un être faible avait été battu par un plus fort: cela ne doit pas être, s'est-il dit; tirons justice; mais comment? En faisant souffleter le fort par le faible, premier point; en protégeant le faible ainsi vengé contre les suites, deuxième point. Ce deuxième point, dans l'exécution, peut me nuire, et grièvement: mais cette considération ne doit pas m'arrêter, car l'action est bonne en soi; donc, quelque sacrifice qu'elle coûte, je la commettrai. — Et il l'a commise. C'est un théorème avec application...

Il est naturellement très recherché, et c'est pour lui une perplexité constante que de concilier le désir qu'il a d'écouter, de conseiller, de rendre service, avec son irrésistible penchant pour la solitude et le travail. De là, sans doute, l'avis au lecteur qui figure en tête de ses *Vaines Tendresses*, sous le titre: *A mes Amis inconnus*, une pièce fort élevée et fort délicate qui peut se résumer ainsi: « Mes amis, mes frères, restons chacun chez nous, croyez-m'en, lisez-moi, je ferai pour vous de beaux vers, mais aimons-nous de loin, la vie est si courte! »

De là aussi, dans les conversations qu'il faut bien avoir, malgré tout, avec les amis et même les indifférents (hélas!), les distractions parfois les plus ébouriffantes, car une fois les premières banalités échangées, sa pensée reprend la piste et le voilà qui enroule une stance ou qui résout une équation, cependant que vous lui contez vos petites affaires auxquelles, du reste, en parfait homme du monde, il a l'air de s'intéresser vivement, à l'heure même où il ne s'occupe que du carré de l'hypoténuse. Il serait capable de vous dire, comme M. de Brancas, si vous lui contiez la mort de votre femme: « Et vous n'aviez que celle-là? », sauf à s'excuser très sincèrement de sa distraction, pour y retomber, d'ailleurs, tout aussitôt.

Que voulez-vous? C'est un penseur, et c'est le propre de la pensée de s'abstraire de la vie réelle pour nous faire une vie de notre rêve.

Il sacrifie le moins possible à ces devoirs du monde, si vides et si voraces. Il y a même ceci de particulier, c'est qu'il s'ennuie, lui poète, dans la société des littérateurs. Les chimistes font mieux son affaire. Hé! c'est que les littérateurs ne lui parlent que de choses qu'il connaît aussi bien, ou mieux, que le plus fort d'entre eux, tandis qu'un chimiste lui en apprendra de nouvelles. Et tout est là: vous voulez lui plaire! Instruisez-le.

Aussi lit-il fort peu; il est particulièrement mal au courant des œuvres d'imagination et ne met presque jamais les pieds au théâtre. Il en donne diverses raisons, dont une assez curieuse, c'est l'entr'acte. L'entr'acte, dit-il, le fait souffrir horriblement; cette suspension d'intérêt, cette brusque chute dans la réalité lui semble odieuse.

Au fond, la raison pour laquelle il ne va pas au théâtre, c'est celle aussi pour laquelle il n'en fait pas, c'est une espèce d'impossibilité qu'il éprouve à sortir de soi pour revêtir une autre personnalité: le poète dramatique devient successivement et simultanément tous les personnages qu'il met en scène, et il se produit chez le spectateur, à un moindre degré, un phénomène analogue. C'est ce phénomène auquel répugne Sully. Cet incomparable analyste croit ne pouvoir analyser exactement que soi-même. Il ne peut opérer que sur sa propre pensée, sa douleur propre, sur sa propre palpitation. Dans l'observation d'autrui, il entre déjà mille éléments de doute et d'obscurité que supporte mal cet esprit si altéré d'exactitude. Qu'est-ce donc quand il ne s'agit plus d'observer, mais de faire vivre! En un mot, il est trop l'homme de la réflexion pour être jamais celui du théâtre, qui vit avant tout d'action.

Eh bien! j'avoue que cela me désole; j'ai été longtemps avant de me rendre. Je trouvais qu'en raison même de cette action qu'il exige, de ce corollaire indispensable de l'action, la clarté, je trouvais, dis-je, je ne m'en dédis pas, que le théâtre serait utile à Sully Prudhomme.

Sa sainte femme de mère — *Sancta simplicitas* — disait: « Ce que je voudrais qu'il fît, c'est une jolie pièce pour le Français. » Elle ne comprenait pas beaucoup la poésie ailleurs. Moi, j'ai d'autres raisons et je dis la même chose. Je crains qu'à force de vivre en soi, et en soi seulement, Sully, qui se comprend toujours admirablement, finisse par ne plus être compris qu'assez difficilement des autres. Il n'a pas assez de souci des intelligences inférieures.

La lumière qu'il a en lui lui suffit, mais cette lumière n'est pas celle de tout le monde. Il faut avoir pitié des faibles d'esprit, et, pour les instruire, leur tendre la main. Cela s'apprend au théâtre, l'endroit où le poète et le public communiquent le mieux, où cette communication se fait par un sixième sens, un sens électrique, sur lequel Sully aurait pu faire de belles études et qui, en tout cas, eût fait jaillir de son esprit des étincellements nouveaux.

Je l'ai donc beaucoup prié pour obtenir de lui un acte, un pauvre petit acte; Coppée a commencé par moins que cela. « Voyons, disais-je à Sully, ne soyez qu'un *passant* au théâtre, si vous voulez, mais soyez-le! » Je rêvais de lui un rôle exquis, marivaudé et profond à la fois, du sentiment et de la force, et mille broderies d'or cousues de sa fine aiguille. Hélas! je chantai là une guitare inutile. Et, pour redoubler mes regrets en me montrant quel appréciateur il est dans le genre où je souhaitais le faire écrire, il fit dire, en ce temps-là, par Mme Plessis, pour ses adieux au public, des vers, que dis-je des vers! un monologue, quelque chose de touchant et de charmant qui ravit le public... Qui sait? Si j'étais femme, j'obtiendrais peut-être de lui un dialogue!

Ne pouvant tirer de lui cette faveur, je me suis rabattu snr un récit. C'est le drame réduit à sa plus simple expression. Je n'ai obtenu qu'une lettre, il est vrai charmante, et qui corrobore trop certaines de mes idées pour que je ne vous en lise pas quelque chose.

« J'ai lu, me dit-il, votre préface aux *Contes d'à présent*. Je suis ravi d'apprendre que vous avez adopté les vers de Paul Delair, un tempérament tout dramatique servi par des qualités littéraires éminentes. J'approuve d'ailleurs absolument vos conclusions. Vous avez mis en lumière les raisons qui devaient faire préférer, en général, pour la récitation en public le récit aux autres genres de poésie. Si vous médisiez du grand public, vous seriez trop ingrat; aussi je ne vous demande pas de m'accorder que les qualités de forme lui échappent souvent.

Vous pourriez me répondre que ces qualités sont poussées jusqu'au maniérisme par beaucoup d'entre nous, et qu'il est bon que l'excessive délicatesse du goût trouve son correctif et sa limite dans le jugement du plus grand nombre, seul dépositaire du véritable génie de la langue... » Comme cela est juste et bien dit! Mais poursuivons: « Il est évident que le récit, pourvu qu'il soit bien composé et bien conduit, ne perdra jamais sur vos lèvres l'attention du public. L'action domine la parole, elle marche, et un vers mal compris ne suffit pas à l'entraver, ni un passage un peu trop subtil ou trop profond pour être tout de suite saisi. Il en est tout autrement, lorsque vous récitez une pièce d'analyse de sentiment qui n'a rien d'entraînant, où l'action est nulle, et qui, étant abstraite faute de faits, exige de l'auditoire une attention intérieure, réfléchie, un effort, par conséquent. Alors, si l'auteur n'est pas parfaitement clair, s'il laisse un seul moment le fil de ses idées s'embrouiller, vous sentez votre public désorienté, refroidi; l'intérêt se perd, vous êtes abandonné. Hélas! je reconnais tout cela, et je déplore de n'être pas doué pour des ouvrages plus vivants, plus appropriés à la récitation; mes poésies sont de celles où vous voyez si justement des manières de confidences et qui veulent le tête-à-tête. »

En 1870, la guerre était à peine déclarée que, prévoyant l'issue, ce contemplatif, ce malade, car il l'était alors, n'eut plus qu'une seule pensée, se faire soldat. Il échappait, par son âge, au rappel sous les drapeaux. N'importe, il s'engagea, et il fut des mobiles de la Seine.

Le dépôt de son bataillon était à la caserne de la Tour-Maubourg. C'est là que, six semaines durant, Sully donna l'exemple de la soumission, du dévouement le plus absolus. Dieu sait quels soldats faisaient ses compagnons, ces jeunes Parisiens, élevés dans la blague, capables, certes, de recevoir et de rendre les coups fort galamment; mais, en toute autre chose, prêts à en faire le moins possible, et surtout en face de la discipline, très disposés à prendre la tangente, brûlant la politesse à dame Théorie. Sully, point du tout; il sut obéir, il y mit de l'empressement; les corvées qu'on évite, il les recherchait. Celle qui se fait sur le coup de huit heures, et qui nécessite un si énergique coup du balai, cette corvée qui fait bouder les braves, Sully s'en accommodait sans honte et sans tristesse! Il faisait bon voir à cette besogne le poète du *Vase brisé*. Il ne brisait rien; il déployait des talents extraordinaires. Ainsi, comme caporal instructeur, il était unique, et les bons juges s'étonnaient qu'un gaillard qui enseignait si bien le maniement des armes ne fut pas au moins lieutenant. Le fait est qu'il réussit mieux que les sergents, même sortis de l'armée; et cela pourquoi? C'est que, suivant la pente de son esprit, il avait non seulement appris la théorie par cœur, mais qu'il avait voulu s'en expliquer la raison d'être. Il avait découvert, et il démontrait à ses recrues que le mouvement: Portez armes! tel qu'elle l'enseigne, est, de toutes les façons de l'exécuter, le plus simple, le plus rapide, le moins fatiguant. Les conscrits, sous sa direction, faisaient avec lui l'expérience, et demeuraient ébahis. Et ils retenaient d'autant mieux la chose qu'ils l'avaient comprise.

Sully avait donc là une belle balle en mains, et probablement serait devenu un stratège consommé; mais, la maladie coupa court à sa carrière; il s'était surmené, et, malgré lui, le conseil le réforma. Aussi ne repense-t-il jamais avec plaisir à ce bref épisode de sa vie. Il croit qu'à ce moment, personne en France n'a fait tout son devoir, et on dirait qu'il ne se pardonne pas à lui-même de n'avoir pas accompli davantage.

L'impression de la guerre n'est pas moins restée ineffaçable dans son esprit. Au lendemain même, il écrivait *Fleurs de sang*, cet admirable reproche du poète aux fleurs qui osent refleurir encore sur notre terre mal essuyée.

**C. Coquelin.**

---

# LA FÈVE ENCHANTÉE

## NOUVELLE INÉDITE

Il était une fois une petite fille si jolie que, dans le village où ses parents habitaient, les plus vieilles gens, dont les mémoires étaient les plus riches de souvenirs, ne se rappelaient point — non, en vérité — en avoir connu une plus jolie.

Il fut un jour où sa mère lui dit:

— J'ai cuit des galettes. Tu vas porter tout de suite celle-ci qui sort du four à ta bonne mère-grand. N'oublie pas de lui porter en même temps ce petit pot de beurre salé.

La petite fille, obéissante et vive, tandis que sa mère parlait, avait mis son chaperon rouge...

— Là! là! je m'en doutais... C'est *le Petit Chaperon rouge* que vous me contez. Je connais l'histoire aussi bien que vous!

— Croyez-vous, écoutez la suite.

Donc s'en fut à travers la forêt la si jolie petite fille que les femmes du village nommaient entre elles le petit Chaperon rouge à cause de ce brillant vêtement. Le chaperon rouge était justement un cadeau de la mère-grand à laquelle elle portait dans un petit panier un petit pot de beurre salé et une petite galette si grasse qu'elle semblait manger le papier qui l'enveloppait.

Elle était partie gaiement après avoir fait sonner deux baisers sur les joues de sa mère. Quand elle fut à peu près au milieu de la forêt, elle devint fort triste. Autour d'elle, elle ne voyait que des arbres aux troncs secs et branches nues, qui témoignaient de la mort hivernale. En se retournant, elle n'apercevait même plus son village. Elle eut envie de pleurer en se sentant seule au monde. Et le monde était froid, le soleil restait noyé dans le brouillard qui abaissait le ciel vers la terre, la terre était exhaussée vers le ciel par une épaisse couche de neige.

Mais le petit Chaperon rouge se consola en regardant les traces de ses sabots — je ne me perdrai pas au moins comme le petit Poucet, pensa-t-elle — qui lui indiquaient le chemin qu'elle avait parcouru, et qui paraissaient la retenir par les pieds à son village comme une corde attachait à son piquet la chèvre de la mère-grand.

Consolée, elle regretta certes de ne pouvoir cueillir des noisettes, mais elle regretta surtout, à la vue de ces flocons de neige qui, glacés, fleurissaient le bout des branches, de ne pouvoir en composer un bouquet singulier qu'elle eût offert à sa mère grand comme elle faisait des violettes et pâquerettes du printemps. Quand le vent, d'une pichenette invisible, détachait un de ces flocons, elle courait après ce papillon imprévu qui voletait avant de rejoindre ceux déjà tombés dont était tissé l'immense blanc tapis du sol.

Or, en courant ainsi, elle emmêla ses traces, perdit le bon sentier, se troubla, gâcha beaucoup de neige immaculée. Chaque pas augmentait la confusion, et elle dut bien convenir qu'elle s'était égarée. La galette refroidie et le pot de beurre gelé se battaient dans le petit panier secoué, et le bruit qui en sortait était étouffé et sourd comme d'une cloche malade.

Tout à coup, elle remarqua entre des arbres un monticule qui, au centre de la neige et non recouvert de neige, paraissait étrangement noir. Elle se dirigea vers lui pour y monter; il n'était haut que comme une marche d'escalier ordinaire, mais enfin il lui deviendrait tout de même un observatoire. Elle s'approcha et n'osa point monter, car elle reconnut un corps d'homme couché dans un manteau.

Ayant regardé de plus près, elle vit que c'était le corps d'un tout jeune homme, d'un grand enfant, joli, joli... joli en garçon comme on disait qu'elle était jolie en fille. Le corps ne remuait que des souffles machinaux des organes vivants. Le jeune homme dormait. Elle lui toucha la main et se dit:

— Il va mourir de froid. Il faut le réveiller.

Elle n'osa le tirer par cette main qu'elle touchait, mais se pencha sur son visage et, afin de lui ouvrir le plus doucement possible les yeux, déposa deux baisers sur les paupières closes. Elles s'écartèrent. Le jeune homme ainsi réveillé, si doucement qu'il put croire être encore dans un paradis de rêve, demanda:

— Qui es-tu?

— Une petite fille. On m'appelle le plus souvent le petit Chaperon rouge.

— Je ne te connais pas. Pourtant, je suis ravi de te voir. Penchée ainsi sur moi, tu me parais un ange descendu du ciel, et je te trouve si jolie que je ne sens presque pas combien j'ai froid, combien j'ai faim...

— Il faut te lever avant que la neige retombe. C'est très amusant de bâtir un bonhomme de neige, mais être soi-même un homme habillé de neige, quelle terrible aventure! Lève-toi, mon ami, par prudence.

Le jeune garçon, à ces paroles si sages, se leva. Debout, il regarda le petit Chaperon rouge, et son visage masqué de froid se dégela dans un sourire de confiance.

— Il faut, lui dit la petite, te réchauffer. Prends de la neige pour frotter tes mains. Bats des bras comme si tu voulais placer ton gauche à la place de ton droit, ton droit à la place de ton gauche. Danse. Cours. Tiens, fais comme moi... Je vois bien que tu n'as pas l'habitude de te réchauffer sans feu. Tu dois habiter la ville... Je te montre vite parce que je suis pressée.

— Tu es pressée. Où vas-tu donc?

— Chez ma mère-grand qui demeure à l'autre bout de la forêt, et je lui porte une galette.

— Une galette! Oh! que je sens ma faim, maintenant. Une galette! je n'ai pas mangé depuis... je ne sais plus. Petit Chaperon rouge, veux-tu me donner un peu de ta galette?

Elle ne répondit pas tout de suite parce qu'elle réfléchit. Si elle lui donnait un morceau de galette, ce serait autant de moins pour sa mère-grand. Mais le jeune homme, silencieux maintenant, la regardait avec des yeux si tendres qu'elle songea aussitôt que sa mère-grand était couchée dans son lit bien chaud et non point dans la neige comme l'infortuné qui l'implorait. Il était plus à plaindre. Il fallait le secourir. Elle ouvrit le panier, mit de côté le pot de beurre salé, développa le papier qui luisait, saturé de graisse, et rompit la galette. Elle en tendit un assez menu morceau :

— Voilà, mange... comment t'appelles-tu, toi?

En mâchant, et comme à regret d'ouvrir la bouche pour parler, non pour y recevoir un nouveau morceau, il balbutia :

— Charmant. Charmant... Mais ce nom ne me convient plus.

— Si. Charmant est un beau nom que tu mérites.

Il parut prendre tant de plaisir à cette première bouchée de galette qu'elle détacha un second morceau et le lui offrit. Il l'accepta, mais ne le mangea qu'après avoir en remerciement embrassé sa bienfaitrice. Et la petite fille au chaperon rouge en fut si aise qu'elle pensa s'évanouir de bonheur. Alors il dit en désignant le reste de la galette :

— Il y en a encore, et toi, tu n'as rien mangé. Je veux que tu partages avec moi. Je le veux.

Sa voix eut l'accent du commandement. La petite, éperdue, ne sut que répondre :

— Je le veux pour te faire plaisir.

Et ils mangèrent toute la galette de la mère-grand.

Cependant, Charmant poussa un cri — un cri léger, harmonieux, discret comme celui qui révèle un oiseau dans un buisson. Un corps dur dans la galette avait choqué une de ses dents. Il le retira de sa bouche, s'aperçut que c'était une fève, la considéra attentivement. Et son visage devint si intensément joyeux que la petite fille ne s'étonna point du cri qui éclata comme s'il voulait rendre sonore la forêt entière :

— Je suis roi!

Seulement, elle s'étonna des mots. Il les lui expliqua :

— Quel bienheureux hasard t'a conduite près de moi! Il y a quelques jours j'étais prince à la cour de mon père. Mon père mourut. Un magicien, son ennemi, en profita pour dérober cette fève qui est un talisman et dont la possession seule me permettait de succéder à mon père. Sans elle, j'étais chassé de mes états et je devenais un pauvre errant. C'est ce qui arriva. Mais le magicien ne pouvait garder la fève enchantée, dont la possession lui eût causé de terribles maux. Les talismans sont plus forts que nous, fussions-nous magiciens! C'est pourquoi, en traversant les airs, il la fit tomber pour s'en débarrasser et la perdre. Il espérait ainsi que je ne la retrouverais pas. Il comptait sans la malice des choses. Il est sûr, petite, que cette fève tomba dans la pâte préparée par ta mère pour la galette, et tu me l'as rapportée et offerte sans le savoir. Grâce à toi, j'ai la fève, je suis roi... et tu seras reine parce que je t'aime.

Le petit Chaperon rouge avait suivi avec attention ce discours. Elle n'avait jamais vu de roi. Elle pensa s'incliner, se mettre à genoux. Mais elle préféra remarquer que si ce roi paraissait un joli jeune garçon, malgré la fève fée il n'était pas d'une autre chair que les enfants du village. Et de la même voix dont elle leur eût parlé, elle répondit simplement et franchement :

— Je serai reine, parce que moi aussi je t'aime.

Charmant, et parce qu'il avait prononcé beaucoup de paroles pour raconter son histoire, et parce que la bonne galette mangée l'avait altéré, sentit qu'il avait soif. Hélas! une gourde pendait à son côté, mais vide de son eau, elle lui était trop légère. Il la toucha instinctivement. Elle lui pesa soudain. Il comprit que par la vertu de la fève, elle s'était remplie. Il s'en réjouit avec le petit Chaperon rouge. Tous deux burent une liqueur délicieuse. Mais Charmant manqua s'étrangler en entendant crier :

— Le roi boit.

C'était naturellement (pourquoi sourire? naturellement comme dans les contes de fées) le premier ministre de Charmant accompagné du cortège luxueux des courtisans qui reprirent en chœur :

— Le roi boit! Vive le roi!

Charmant avala vite sa gorgée, se retourna, reconnut sa cour, la remercia et lui présenta le petit Chaperon rouge. Mais il ne dit pas : c'est le petit Chaperon rouge. Il déclara :

— Ce sera la Reine Charmante, c'est très haute princesse Glorieux Manteau de Pourpre.

Les courtisans entonnèrent une fanfare de vivats sincèrement protocolaire :

— Gloire à Glorieux Manteau de Pourpre!

Et tous furent aussitôt transportés dans le somptueux palais du roi Charmant par la magie de la fève enchantée.

Et la forêt redevint sans hôtes jusqu'au moment où la traversa la mère du petit Chaperon rouge inquiète de n'avoir pas vu revenir sa fille. Naturellement (pourquoi sourire? naturellement comme dans les contes réalistes) la malheureuse femme, malgré ses appels et ses recherches ne la retrouva pas. De son côté, la mère-grand cherchait et appelait. Elles se rencontrèrent en pleurant. Bientôt elles éveillèrent les loups qui vinrent les flairer avec une familiarité effrayante. Elles eurent alors la même pensée : le loup a mangé notre petit Chaperon rouge! Elles s'enfuirent, mais la faim fit ouvrir les gueules des loups, et la mère-grand moins ingambe que sa fille fut rattrapée et happée.

C'est au récit de la fille sauvée qu'on doit le touchant conte du petit Chaperon rouge dévoré par le loup. Il est incomplet, croyez-moi, sans cette galette des rois grosse d'une fève enchantée, qui fit le bonheur de l'égoïste fillette enlevée dans son rêve, et les trop vrais malheurs de sa mère et de sa mère-grand.

**Legrand-Chabrier.**

# STRATFORD-ON-AVON

L'Angleterre va célébrer prochainement la mémoire de Shakespeare ; l'événement est de quelque importance ; il dépasse le mouvement d'une juste fierté nationale et intéresse l'esprit humain.

Mais l'admiration n'ajoutera rien à cette majestueuse mémoire.

En revanche, un lieu sur la terre a reçu ce précieux privilège de le réaliser, de limiter en quelque sorte son ampleur, de la faire rentrer dans l'ordre ; un lieu où nous pouvons surprendre en Shakespeare une humanité voisine de la nôtre : lieu d'orgueil pour ceux qui passent, de modestie pour ceux qui réfléchissent.

C'est au nord-ouest d'Oxford, dans le comté de Warwick, et sur la route qui mène vers le pays de Galles, que Stratford-on-Avon réserve au voyageur et au fidèle la double joie de son pittoresque et de ses documents. — La vogue dont jouit cette petite ville est, au reste, un signe des temps ; elle marque, après d'autres, cette curiosité particulière qui multiplie les pèlerinages romanesques et confère aux moindres apparences, parce que tels hommes y vécurent, une haute vertu éducative et en fait des points élevés d'inspiration. Nous goûtons, près de Chambéry, le seuil d'une simple maison parce que Mme de Warens y accueillit l'adolescence timide et passionnée de J.-J. Rousseau ; nous nous attardons dans une étroite chambre du château de Combourg pour raviver en notre souvenir les terreurs de Chateaubriand enfant.

C'est dans une disposition semblable, et peut-être plus intense, que nous abordons Stratford-on-Avon. Lorsque l'on a soin de la visiter, soit au printemps, soit en automne, afin d'éviter le courant des touristes qui, dans la belle saison, inscrivent cette petite ville sur leur itinéraire, on ne peut se refuser au charme délicat qu'elle dégage, en dépit d'une première critique que l'on est tenté de lui adresser tout de suite. L'ensemble, en effet, des maisons historiques a quelque chose d'artificiel, évoque fugitivement le décor de certaines reconstitutions que nous ont prodiguées les expositions. Cette impression est peut-être aggravée par le parti commercial que chacun tire ici de cette auguste mémoire : il n'est pas d'étalage de libraire qui ne s'encombre de photographies plus ou moins heureuses du poète, de sa maison, de son tombeau ; il y a partout des « souvenirs », de ces terribles « souvenirs » qui, sous forme de presse-papiers ou de porte-plume, vous obsèdent impitoyablement ; cela rappelle le pèlerinage dans le sens le moins noble du mot.

Et cependant, si nous savons négliger ce qu'un zèle bien intentionné apporte ici de mesquin ou ce qu'un intérêt sagement entendu conseille à d'honnêtes commerçants, il nous reste de très délicats motifs d'enchantement intime. Nous tenons à Stratford, deux moments de la vie de Shakespeare, sinon les plus historiques, ceux au moins où nous pouvons l'évoquer avec un cœur presque fraternel : son enfance et sa mort.

Car les hommes de génie naissent comme les plus simples esprits, et quand, dans Henley street, après avoir payé *six pence* suivant ce système qui ne veut, en Angleterre, laisser improductif aucun pan de mur derrière lequel s'est passé quelque chose, nous sommes introduits dans ce modeste intérieur aujourd'hui solitaire, nous accueillons volontiers la leçon d'humilité qu'il comporte. Vers 1564, un petit garçon, qui était le fils d'un marchand de laine, pleura ici sur les genoux de sa mère ; et ce fragile cerveau que visitait la commune douleur des enfants devait un jour porter dans un tumulte merveilleux : *Le Roi Lear*, *Macbeth* et *le Songe d'une nuit d'été.*

Les chambres sont vides, et je les préfère ainsi : un vieux coffre contemporain du poète et sur lequel je regrette de trouver son buste en plâtre orné de palmes sèches, compose avec deux chaises et une table, le mobilier de celle où la légende me dit qu'il naquit. Je n'y veux rien ajouter : la fenêtre étroite et le plafond bas à solives suffisent à me pénétrer de l'émotion que je venais chercher. A peine suis-je un peu triste, en descendant le bref escalier, de savoir que l'on a remplacé par une bibliothèque où l'on a réunis quelques textes des pièces de Shakespeare la pittoresque auberge qui s'ouvrait là sous le nom de « Swan and Maidenhead » il n'y a pas encore très longtemps.

Cette émotion, d'une qualité toute particulière, je la retrouve dans le logis de la « Grammar School », fondée vers 1402, et où fréquenta, prétend-on, Shakespeare. Je ne lutte ici encore contre aucune incrédulité, j'accepte l'hypothèse, parce que de vieux bois coupent la façade avec pittoresque et que les vitres sont serties de plomb ; et j'ai raison contre la critique, car l'auteur d'*Hamlet* fut quelque part un écolier turbulent et déjà licencieux, et ces lieux ne m'affirment rien, au delà de cette vraisemblance.

Mais ce petit écolier a grandi, il a parcouru le monde, il a vieilli ; et « The Holy Trinity church », sur les bords mêmes de la charmante rivière d'Avon, concentre, en marge de la ville, la sereine mélancolie des grandes actions achevées. Dans l'aile gauche de l'église, et non loin des fonts où il fut baptisé, la pierre qui le recouvre prend une subite importance, et nous sommes malgré nous étonnés que tant de vie glorieuse, une si formidable puissance créatrice, se contente de cette commune mesure. Tout disparaît du reste autour, un buste même du poète par Johnson n'ajoute aucune majesté à cette dalle, dont la nudité convient mieux que tout à notre rêve pieux.

Est-ce à cette impression d'une sévérité fertile, qu'il faut attribuer la petite déception que nous inflige le *Mémorial*, élevé en deçà de la paisible église, dont la vieille tour, à mesure que nous nous éloignons, prend, dans les arbres qui l'entourent, un caractère archaïque, charmant? Ici, nous touchons le témoignage de la reconnaissance officielle : un théâtre qui fait involontairement songer à celui de Bayreuth, où l'on donne de solennelles représentations, et une manière de musée où la vigilance des fidèles a réuni tout ce qui, de près ou de loin, tient à cette étrange personnalité, tout ce qu'a déterminé derrière lui, dans ce profond sillage qui laboure les siècles, le mort de « Trinity church », le composent.

Il est inévitable, presque nécessaire, que cette glorification emprunte ici même les moyens ordinaires par quoi sont touchées les imaginations ; mais pour nous, qui poursuivons l'homme sous le héros, nous détournons nos pas de ces sanctuaires récents et portons notre enquête vers ce petit hameau de Shottery, où nous est réservée, sous le toit de chaume d'un cottage vêtu de rosiers, où s'ouvrent dans les murs blancs crépis, des fenêtres qui ressemblent à des yeux curieux, la vision amoureuse de Shakespeare, venant courtiser Anne Hathaway.

C'était en 1583, par un printemps pareil aux nôtres, quand ce joli coin du comté de Warwick éclatait d'une joie neuve. Les aspects ont moins changé autour de ce cottage que nous ne le pourrions croire, et nous avons licence parmi eux de nous abandonner aux plus folles rêveries.

Ce fut une idylle, une modeste idylle que ces salles basses, où l'on accède par des marches usées et qu'emplissent trop de meubles imités de l'ancien, virent se dérouler alors, mais l'un des fiancés devait écrire *Roméo et Juliette*. Et aussitôt l'anecdote devient magnifique. Je sais bien, que le mariage célébré le 26 mai de l'année n'ouvrit pas une ère de bonheur, et que deux ans plus tard, Shakespeare abandonnait sa femme pour suivre son destin désordonné ; mais ceci n'est pas pour déplaire aux fervents que préoccupe la vérité humaine.

Un berceau, une école, un jardin d'amour et la pierre d'une tombe, l'essentiel de toute vie, voilà le trésor qu'à propos de Shakespeare, Stratford-on-Avon conserve pour notre admiration et qui légitime l'estime où nous tenons ce point du monde.

**Parsnip.**

# A Travers les Revues

## *Chamfort et Vigny*

Ce sont les noms de deux grands pessimistes. Et la question est de savoir si, justement, le pessimisme de Chamfort n'a pas eu quelque influence sur le pessimisme d'Alfred de Vigny. M. Henri Potez croit que oui ; il a raison et il le démontre assez bien dans un article du *Mercure de France.*

Chamfort, qui était né en 1741, mourut en 1794. Il fut l'une des victimes de la Terreur, — l'une des victimes responsables, si l'on peut dire : avant de mourir de la Révolution, il l'avait servie avec trop de zèle. Un jour, on l'arrêta ; on le mit aux Madelonnettes. Puis on le relâcha, mais on lui infligea la surveillance d'un gendarme. Ensuite, on vint encore, pour l'arrêter. Mais il en avait assez : d'un pistolet, il voulut se tuer ; la balle lui enleva le nez et lui creva un œil. Avec son rasoir, il tâcha de se couper la gorge, il se taillada la poitrine pour atteindre le cœur, il se coupa les jarrets ; et il ne mourut que quelques semaines plus tard.

Trois ans après la mort de Chamfort, naissait, à Loches, Alfred de Vigny. Les œuvres de Chamfort avaient été éditées en 1795, par les soins de Ginguené.

On a, remarque M. Potez, analysé avec soin les origines intellectuelles de Vigny. On a trouvé en lui du jansénisme ; on a trouvé en lui diverses choses qui lui venaient de l'abbé Delille, de Millevoye, de Lemercier, de Chateaubriand, de Milton et de Byron. Brunetière indiquait une influence de Joseph de Maistre, influence que M. Potez ne considère pas comme très efficace. Un savant et fin critique, M. Ernest Dupuy, a écrit :

> D'où vient le pessimisme de Vigny? Il vient d'abord de la nature douloureusement sensible du poète. Il vient ensuite, comme chez La Rochefoucauld, d'une vue tout aristocratique des choses. Il vient enfin, bien plus qu'on ne l'a dit, bien plus qu'on ne semble aujourd'hui le croire, de l'influence pénétrante, indélébile de Byron.

Le pessimisme de Vigny vient *d'abord* de la « nature douloureusement sensible » du poète... Cela est bien ; et, en effet, il fallait commencer par le dire. Généralement, les critiques qui cherchent les influences subies par un écrivain donnent tout à ces influences ; l'individualité disparaît. C'est une conséquence de la méthode que Taine a mise en usage. Il explique un écrivain par la triple influence de la race, du milieu et du moment ; il l'explique donc seulement par l'influence du dehors. Et il néglige l'individualité : c'est elle, pourtant, qui est l'essentiel ; et elle agit sur les influences mêmes, en les choisissant et en les modifiant.

Ainsi, même si nous trouvons que les *Maximes* de Chamfort ont été mises à profit par le génie d'Alfred de Vigny, nous ne conclurons pas que le pessimisme de ce poète vienne de Chamfort. Ou bien alors, que serait-ce que Vigny?... Sa « nature douloureusement sensible » a pu ressentir l'impression vive et pénétrante de la mélancolie de Chamfort ; mais elle préexistait à cette impression.

Les rapprochements qui suivent sont de M. Henri Potez.

On lit dans le *Journal d'un poète :*

> Je me rappelle, en travaillant, un trait fort beau que la princesse de Béthune me conta un soir.
>
> M. de X... savait fort bien que sa femme avait un amant. Mais les choses se passant avec décence, il se taisait. Un soir, il entre chez elle, ce qu'il ne faisait jamais depuis cinq ans.
>
> Elle s'étonne. Il lui dit :
>
> — Restez au lit : je passerai la nuit dans ce fauteuil. Je sais que vous êtes grosse et je viens ici pour vos gens.
>
> Elle se tut et pleura : c'était vrai.

C'est de cette anecdote qu'Alfred de Vigny a tiré le petit drame de *Quitte pour la peur.*

Eh! bien, cette anecdote dérive, à n'en pas douter, de deux autres qui font partie des *Anecdotes* de Chamfort. Voici l'une d'elles. On demandait à Lauzun ce qu'il ferait, s'il apprenait pareille chose de sa femme qu'il n'aurait pas vue depuis dix ans. Lauzun répondit qu'il lui écrirait :

> Je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union ; soignez votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir.

Vigny, dans son *Journal*, dit — on l'a vu — que l'anecdote lui fut contée par la princesse de Béthune. Celle-ci l'avait-elle lue dans les *Anecdotes* de Chamfort? ou bien l'avait-elle entendue de quelqu'un qui l'y avait lue? ou bien Vigny se trompe-t-il sur l'origine de la petite histoire qui l'avait frappé?... C'est un problème qu'on ne peut résoudre avec certitude. Le chemin que font les anecdotes, les transformations qu'elles subissent, l'aventureuse manière qu'elles ont de se répandre et de s'éparpiller, tout cela, presque toujours, échappe à l'analyse la plus méticuleuse.

Mais voici deux lignes de Chamfort *(des Académies)* :

> Celui qui se marie, dit Bacon, — c'est d'Alembert qui parle, — donne des otages à la fortune.

L'expression est assez pittoresque, jolie et particulière pour qu'on la reconnaisse si on la revoit. Or, dans le *Journal d'un poète*, il y a ceci :

> Le célibataire ne donne point, comme le père de famille, des otages à son pays : la femme, les enfants, garants qu'il ne peut déserter et devenir cosmopolite.

La pensée n'est pas la même ; mais l'expression, chez Vigny, vient de Chamfort. Et la phrase de Vigny n'est pas très correcte, à la fin ; mais le *Journal d'un poète* se compose de notes que Vigny prenait pour lui-même et ne destinait pas à la publication.

D'ailleurs, il est plus intéressant de trouver, de Chamfort à Vigny, une influence d'idées et de sentiments. C'est elle que révèlent des analogies du genre de celles-ci :

De Chamfort, dans les *Maximes* :

> L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse. Et, pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du paradis le vers que le Dante a mis sur celle de l'enfer :
>
> *Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate*

Vigny a écrit dans *Stello* :

> L'espérance est la plus grande de nos folies.

Et, dans le *Journal d'un poète* :

> ... Mes idées sur la vie. Elles sont consolantes par le désespoir même.
>
> Il est bon et salutaire de n'avoir aucune espérance.
>
> L'espérance est la plus grande de nos folies.

Et, plus loin :

> Il faut surtout anéantir l'espérance dans le cœur de l'homme.
>
> Un désespoir paisible, sans convulsions de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse même.
>
> Dès lors, j'accepte avec reconnaissance tous les jours de plaisir, tous les jours même qui ne m'apportent pas un malheur ou un chagrin.

C'est dans le singulier, profond et douloureux roman de *Stello* que M. Henri Potez trouve le plus de choses qui lui semblent ou provenir de Chamfort ou, du moins, ressembler beaucoup à des maximes de Chamfort.

Chamfort :

> Le monde physique paraît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être malfaisant l'exécution d'une partie de son plan. Mais le monde moral paraît être le produit des caprices d'un diable devenu fou.

Vigny :

> Il est certain que la création est une œuvre manquée ou à demi accomplie.

Sur la nature, Chamfort — qui, à certains égards, n'est pas éloigné de Rousseau — a de terribles phrases, terribles et ingénieuses :

> Telle est la misérable condition des hommes qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux mots de la nature ; et, dans la nature, des consolations aux maux de la société.

Et puis :

> La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans se défont de ceux dont ils se sont servis.

On a remarqué maintes fois — et c'est vrai tout de même!... — que cette phrase contient en germe toute une partie de la philosophie de Schopenhauer. Il me semble, d'ailleurs, que Schopenhauer ne le niait pas. Mais, de là, il ne résulte pas que Chamfort ait eu l'idée du développement que cette maxime allait prendre. Et, somme toute, l'analogie est beaucoup plus exacte encore entre la pensée de Chamfort et l'admirable passage de la *Maison du berger* :

> Ne me laisse jamais seul avec la nature,
> Car je la connais trop pour n'en point avoir peur...

Du reste, l'idée de Chamfort va plus loin que Vigny n'a mené la sienne. Mais Schopenhauer la transformait en l'appliquant à une théorie philosophique de l'amour.

Un autre thème de Vigny, l'un de ceux qu'il a le plus ardemment exprimés, est celui de la solitude.

Du *Journal d'un poète* :

> Oh! fuir! fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille!...

Chamfort :

> On est plus heureux dans la solitude que dans le monde.
>
> Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seraient bien peu de chose, si elles ne valaient pas ce qui se dit et fait dans le monde.

De Vigny, encore :

> Les animaux lâches vont en troupes. Le lion marche seul dans le désert. Qu'ainsi marche toujours le poète.

Chamfort applique cette idée aux académies. Il considère que la formation des académies est le durable résultat de l'insécurité où se sentirent les premiers hommes de lettres ; ainsi les animaux inquiets se mettent en troupeaux.

> Quand les voyageurs redoutent les grands chemins, ils se réunissent en caravane.

Chamfort déclare déshonorante cette timidité grégaire des animaux et des gens de lettres.

Dans la préface de *Chatterton*, on lit :

> La solitude est sainte. Toutes les associations ont les défauts des couvents. Elles tendent à classer et diriger les intelligences et fondent peu à peu une autorité tyrannique qui, ôtant aux intelligences la liberté et l'individualité, sous lesquelles elles ne sont rien, étoufferait le génie même sous l'empire d'une communauté jalouse.
>
> Dans les Assemblées, les Corps, les Compagnies, les Académies et tout ce qui leur ressemble, les médiocrités intrigantes arrivent par degrés à la domination par leur activité grossière et matérielle, et cette sorte d'adresse à laquelle ne peuvent descendre les esprits vastes et généreux.

C'est du Chamfort, — si ce n'est que Chamfort ne dit pas : « La solitude est sainte » ; il n'y a pas de mysticisme chez lui.

Et, pour Chamfort comme pour Alfred de Vigny, voici ce qu'a de plus cruel la condition des hommes : seule leur convient la solitude, et elle ne leur convient guère. La vie solitaire vaut mieux que la vie groupée ; mais elle est extrêmement dure et pénible encore.

Après avoir recommandé la solitude, Chamfort écrit :

> La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins et ne pas se regarder vivre.

Pareillement, ou a peu près, Vigny :

> L'ennui est la maladie de la vie.
>
> Pour la guérir il suffit de peu de chose : *aimer*, ou *vouloir*. C'est ce qui manque le plus généralement. Et cependant, il suffirait d'*aimer* quelque chose, n'importe quoi, ou de *vouloir* avec suite un événement quelconque, pour être en goût de vivre et s'y maintenir quelques années.

En fin de désespoir, Chamfort et Vigny aboutissent à une sorte d'âpre stoïcisme. Chamfort écrit :

> On a trouvé le mot de Médée sublime ; mais celui qui ne peut pas le dire dans tous accidents est bien peu de chose ou plutôt n'est rien.

Et qu'on se rappelle tant de vers ou tant de phrases de Vigny où la même pensée amère et forte est formulée.

Tels sont les rapprochements qu'a faits M. Henri Potez entre différents textes de Chamfort et d'Alfred de Vigny. Ils me semblent assez caractéristiques pour qu'on puisse croire à une influence directe de Chamfort sur le poète de *la Colère de Samson*. Influence profonde, secrète ; et influence qui, du reste, ne suffirait pas à expliquer le pessimisme d'Alfred de Vigny. Le pessimisme d'Alfred de Vigny dépend surtout de lui-même ; et l'influence de Chamfort a pu l'exciter encore, le déterminer : elle ne l'a pas produit.

Ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a plus d'analogie entre le pessimisme de Chamfort et celui d'Alfred de Vigny qu'entre le pessimisme d'Alfred de Vigny et la mélancolie des autres poètes romantiques. Ceux-ci éprouvent une sorte de chagrin général, qui vient de leur sensibilité blessée. Ils ont eu des peines d'amour ou d'ambition ; principalement, ils se sont ennuyés et ils s'attendaient à mieux. Alors, ils se lamentent harmonieusement et ils prennent à témoin de leur douleur si délicate la nature, la nature qu'ils se figurent bienveillante, consolante et fraternelle. Le pessimisme de Vigny est d'une autre qualité ; il a ses arguments et il dérive de la raison. Il s'étend jusqu'à la nature, la déclare inhumaine et la traite en ennemie.

La tristesse romantique est ainsi de deux espèces ; l'une a été réalisée dans *la Colère de Samson*, par exemple, et dans *la Maison du berger* ; l'autre, dans *la Tristesse d'Olympio* ou dans *le Souvenir*. Entre celle-ci et celle-là, il y a la même différence qu'on peut observer entre le pessimisme de Chamfort et la mélancolie de Chateaubriand.

**A. B.**

# LA VIE LITTÉRAIRE

### A L'ÉTRANGER

## Berta et Berrini

Une des manifestations les plus curieuses de la vie littéraire contemporaine et de la psychologie des gens de lettres, c'est la réapparition en quelque sorte fatidique, inévitable et périodique de certaines situations connues, usées jusqu'à la corde, mais que l'on s'obstine à présenter au public sous une forme nouvelle. Remarquez, d'ailleurs, que je ne connais rien de plus puéril que ces accusations de plagiat dont les plus illustres écrivains de tous les temps et de tous les pays ont été victimes à un moment donné de leur carrière. Certains juges aussi sévères qu'illettrés s'indignent et font un tapage épouvantable lorsqu'ils découvrent, par le plus grand des hasards, quelque similitude entre le sujet, l'argument ou la donnée initiale d'un roman ou d'une pièce et les éléments analogues d'une œuvre antérieure.

La belle découverte! Et comme l'indignation qu'elle provoque prouve bien le peu d'érudition et le manque de culture de ceux qui dirigent contre un écrivain une telle accusation! Rien de nouveau en ce monde ; tout ne dure qu'un instant et tout est accoutumé ; n'était-ce point déjà une des thèses favorites des admirables philosophes stoïciens?

Le nombre de situations dramatiques en est aussi limité que les facultés essentielles de l'âme et de l'esprit humains. L'amour, décevant et sublime, et qui seul, pourtant, rend la vie digne d'être vécue, l'amour, la haine, le pardon, la vengeance, l'espérance invincible, le désespoir, l'ambition, l'avarice ou l'orgueil, toutes les passions qui peuvent éblouir ou accabler, illuminer ou anéantir nos âmes captivées ont déjà été analysées par des milliers d'écrivains, sous toutes les formes qu'elles peuvent revêtir, sous tous les aspects que leur prête la diversité des mœurs, des idées, des coutumes, parmi le mirage changeant de l'évolution universelle. Il est presque impossible d'imaginer une situation entièrement originale, n'évoquant le souvenir d'aucune tentative analogue, n'offrant aucune ressemblance avec une œuvre déjà parue. Cette vérité, vieille comme le monde, devrait être considérée comme un axiome par tout critique digne de ce nom ; tout dépend de la façon dont est traitée cette donnée première que fournit à l'écrivain le spectacle — toujours le même — de la comédie humaine ; tout dépend des nuances qu'il y apporte, des traits inaperçus qu'il sait y découvrir, de l'accent personnel qui palpite dans les péripéties dont la trame elle-même nous semblera toujours familière et archiconnue. Mais c'est là précisément une question de nuances, et cela dit, tout est dit. On a le droit de reprendre le sujet le plus classique, le plus connu, mais à condition de le renouveler, d'y faire preuve de ce talent créateur dont nous ne songeons nullement à nier l'existence.

Car il peut y avoir, dans l'harmonieuse ou habile combinaison des éléments immuables qui procure à l'artiste et à l'observateur l'étude de l'âme et de la vie humaine, une part d'originalité certaine. C'est le génie de l'ouvrier qui donne à l'informe matière sa valeur et son prix, et le même bloc de marbre peut servir à la création d'un chef-d'œuvre ou au malencontreux essai d'un statuaire maladroit. Il en est de même des œuvres littéraires et des produits de l'imagination. Un critique dont l'érudition rivalise avec le talent, M. Georges Potti, n'a-t-il pas défendu en un très remarquable essai de dramaturgie, que l'on devrait bien réimprimer, une thèse qui consiste à soutenir qu'il n'y a au théâtre que trente-six situations dramatiques, pas une de moins, pas une de plus, de sorte que toute œuvre nouvelle, quelle que soit son mérite, devra être classée dans une de ces trente-six catégories! Le chiffre arbitraire, la thèse paradoxale. L'abondance de preuves, récitations empruntées à toutes les littératures produit néanmoins une assez forte impression. Ceci empêchera-t-il l'art dramatique contemporain de produire des œuvres vraiment dignes d'intérêt et où des dramaturges d'avenir feront preuve d'originalité et d'invention? Non, certes, et s'il est une forme de production littéraire qui n'est point en décadence, qui semble même accaparer de plus en plus l'attention du public, c'est le théâtre et la poésie dramatique!

Ces quelques réflexions d'une nouveauté problématique — mais la plupart des œuvres nouvelles qui paraissent en Europe produisent-elles ainsi une impression si lamentable de choses déjà vues — nous sont suggérées par la pièce de deux dramaturges italiens de grand talent et de retentissante renommée, par un drame dont la première représentation vient d'avoir lieu à Rome ces jours-ci. Au cours d'un rapide et tout récent voyage que l'auteur de ces lignes a fait en Italie, j'ai pu constater avec quelle impatience ce drame intitulé : *Per i figli*, était attendu au pays de la Beauté, de la Poésie et de Rêve éternels, dans cette admirable patrie de Dante et d'Alfieri où une si curieuse renaissance du génie dramatique s'affirme avec éclat...

Parmi les meilleurs dramaturges de l'Italie contemporaine, les plus en vue et les plus estimés, il faut placer au premier rang MM. C. Berta et Berrini, les auteurs du drame que nous voudrions signaler à nos lecteurs, mais dont le succès en somme n'a pas entièrement répondu aux espérances de leurs admirateurs. Et la raison de ce demi-succès, qui ne diminue en rien la haute situation littéraire conquise par des dramaturges éminents, d'une rare maîtrise théâtrale, et qui ont déjà donné au théâtre italien des œuvres remarquables. Les raisons de la résistance rencontrée par cette œuvre intéressante à maints égards fourniront quelques preuves assez convaincantes à l'appui de la thèse que nous soutenions au début de cet article.

Un homme dévoyé par une passion fatale, non seulement a trompé et abandonné sa femme pour une maîtresse infidèle, mais il s'est ruiné et déshonoré ; compromis dans une affaire des plus suspectes, il est arrêté et condamné à plusieurs années de prison. Lorsqu'il reparaît dans le monde des vivants, après avoir subi sa peine, c'est sa femme légitime, jadis dédaignée, que Lonesi veut rechercher et reconquérir. Il la retrouve, mais elle est maintenant la maîtresse d'un homme qui l'a recueillie, elle et ses enfants, aux jours de misère et d'abandon, et Pasca aime son amant, elle lui appartient de toute son âme. Qu'importe, néanmoins? Celui qui vient revendiquer les droits que lui donne le mariage, malgré tous les torts qu'il a pu avoir autrefois, ce paria qui sort de prison à jamais disqualifié et perdu, ce vaincu qui ne lui inspire que de l'horreur ou de la pitié, a été autrefois son mari, il est le père de ses enfants abandonnés jadis, et il est pauvre, désespéré, accablé par le sort.

Le combat le plus tragique qui puisse déchirer une âme féminine développe sous nos yeux ses péripéties navrantes et accoutumées : la lutte classique entre l'amour et le devoir, la fidélité à la foi jurée ou l'aspiration légitime d'une créature vivante à un peu de bonheur, de liberté et d'espoir.

Et voilà, sans aucun doute, une des situations de théâtre les plus connues, tellement classique qu'il semblait impossible qu'elle tentât encore un dramaturge. La femme abandonnée, dont le mari est en exil, en prison ou au bagne, ou qui a simplement disparu ; la veuve qui est parvenue à refaire une nouvelle existence et qui aperçoit avec épouvante le vivant fantôme du passé, l'époux disparu reparaître et parler en maître! Que de fois l'avons-nous plainte et applaudie, cette pauvre esclave qui se croyait délivrée de l'ancienne servitude et qui ne ressent plus pour le revenant qu'indifférence, haine ou mépris!

Par pitié, par un sentiment magnanime du devoir, par abnégation sublime, la malheureuse qui se débat dans ce conflit sans issue suivra-t-elle parmi les ténèbres de l'avenir incertain l'ancien compagnon du passé, ou bien restera-t-elle fidèle au nouvel amour qui est apparu dans sa destinée pour tout y renouveler?

Certes, on ne saurait imaginer de donnée plus émouvante, plus tragique même, que celle-ci, car elle fait vibrer et palpiter toutes les passions humaines : l'amour, la haine, le regret du bonheur perdu, l'incertitude du lendemain, l'angoisse de l'heure présente, la jalousie, la rancune, l'espoir tenace que rien n'anéantit dans l'âme la plus meurtrie.

Mais aussi, quelle est donc la littérature européenne où l'on ne retrouve pas cette situation? Il y aurait même les éléments d'un curieux chapitre de psychologie générale dans l'étude approfondie de la manière dont ce conflit classique a été résolu par les dramaturges ou les poètes de différents pays, suivant le tempérament de leur race ou les tendances de l'école littéraire qu'ils représentent. Tennysor, en Angleterre, dans *Enoch Aiden*, Wilbrandt, en Allemagne, dans *la Fille de Monsieur Fabricius*, l'illustre Ostrowski, le grand dramaturge russe, dans *la Famille du Criminel*, Emile Zola, en France, dans *Jacques Damour*, enfin et surtout Giacometti, en Italie, dans la fameuse *Morte civile*, ont développé, chacun d'une manière différente, ce thème littéraire très attachant, mais aujourd'hui vraiment épuisé.

Or, et ceci est particulièrement malencontreux pour les auteurs de la pièce nouvelle représentée à Rome, c'est surtout au drame italien de Giacometti qu'elle ressemble! C'est presque identiquement le même conflit, la même lutte sentimentale, la même antithèse de deux amours et de deux existences.

Tous ces éléments traditionnels d'émotion et d'intérêt dramatique se retrouvent dans la pièce de MM. Berta et Berrini, présentés et mis en valeur par des moyens analogues. Le retour du mari, le désespoir de la femme, la révolte de l'amant, toutes ces scènes pathétiques qui furent acclamées tant de fois dans le beau drame romantique de Giacometti recommencent ici l'une après l'autre, et il ne pouvait pas en être autrement ; le dénouement seul a changé...

Remarquez, d'autre part, que la pièce de Giacometti est une des plus populaires en Italie ; elle a obtenu des milliers de représentations ; les plus grands tragédiens italiens, depuis Rossi et Salvini, qui y fut admirable, jusqu'à Zaccon et Novelli, les gloires les plus illustres du théâtre contemporain au pays d'Alfieri, de Cossa et de Ferrari, tous ont voulu jouer le rôle de Conrad, rôle à effet remarquablement composé pour dramaturge de race.

Même à Paris, sous le titre de *Conrad*, cette pièce, applaudie dans le monde entier, fut jouée à l'Odéon avec un certain succès, autant qu'une pièce étrangère peut avoir de succès à l'Odéon...

Chez nous, en France, la pièce est néanmoins très oubliée, mais l'on peut s'imaginer la stupéfaction du public italien, très intelligent, très sincère, mais d'une rare violence, en reconnaissant ou en croyant reconnaître des épisodes qu'il avait déjà appréciés bien des fois dans une pièce du répertoire.

Et là foule croit encore naïvement à la possibilité de créations nouvelles en matière d'art ; il faut néanmoins lui en donner l'illusion. De là l'opposition courtoise rencontrée par l'œuvre de deux dramaturges de grand talent dont la bonne foi est certaine, mais dont la collaboration n'a produit cette année qu'une pièce, très estimable, certes, mais intéressante surtout comme un bel exemple de réminiscence involontaire.

**Stanislas Rzewuski.**

Nous avons publié dans notre dernier numéro quelques lettres de Barbey d'Aurevilly à Trébutien. La correspondance si originale et si savoureuse de l'auteur du *Chevalier des Touches* avec son ami vient d'être réunie en deux volumes qui paraissent chez l'éditeur Blaizot.

### *LE LIVRE DU JOUR*

# LE VRAI CYRANO

Peu de jours avant la disparition du grand acteur qui incarna *Cyrano*, la librairie Daragon mettait en vente un intéressant volume sur *Savinien de Cyrano Bergerac*. Dans cet ouvrage, M. Pierre Brun, qui étudie depuis longtemps l'auteur de *l'Histoire comique des Etats et Empires de la Lune et du Soleil*, s'attache à expliquer la formation de la légende qui aboutit à l'admirable comédie de M. Edmond Rostand, et il rétablit dans son milieu historique la figure du vrai Cyrano.

Charles de Sercy nous apprend que Savinien appartenait « à une famille fort bonne, qui avait produit un grand nombre de personnes recommandables dans la robe et dans l'épée ». Son grand-père, messire Savinien, noble homme, avait été, en 1571, secrétaire du roi et, en 1573, auditeur à la Cour des Comptes ; son grand-oncle, Samuel, fut abbé de Saint-Jean-des-Prés en Bretagne ; son père, Abel Ier, épousa, le 3 septembre 1612, Espérance Bellanger, et fut attaché en qualité d'intendant au duché de Chevreuse. Il possédait dans l'actuel département de Seine-et-Oise, les terres et seigneuries de Mauvières, de Bergerac et de Saint-Laurent, et eut sept enfants : Denys, né le 13 mars 1614, et mort en bas âge ; Abel II, né en 1615, qui continua la branche aînée et prit le nom de Cyrano-Mauvières ; Antoine, né le 11 février 1616, décédé jeune ; Honoré, né le 3 juillet 1617, et mort aussi de bonne heure ; Savinien, né à Paris, le 6 mars 1619, durant un voyage de sa mère, et qui fut baptisé le 10 dans l'église Saint-Sauveur ; Marie qui épousa un commis de finances, Jean de Serre ; Anne, enfin, qui devint la femme de Charles Poussemotte, écuyer, sieur de Tiercarville.

Paris peut donc à bon droit s'enorgueillir d'avoir, par fortune, vu naître Savinien II de Cyrano Bergerac, — et ce fut certes un premier tort qu'eut envers lui le Hasard qui ne le fit pas originaire de la Gascogne.

Vers sept ou huit ans, au témoignage de Lebret avec lequel commencèrent alors ses relations, il fut confié par ses parents à un curé de campagne qui, tant bien que mal. — plutôt mal que bien, — s'occupa de son instruction. Pas savant et très pédant, — deux choses qui ne s'excluent pas d'ordinaire, — le maître, un Sidias, à en croire son élève, — était fort brutal, et ses procédés, ainsi que sa méthode, déplurent infiniment à Cyrano qui le traitait à part lui d'âne aristotélique.

En 1631, nous le trouvons au collège de Beauvais, à Paris, que dirigeait un principal plus érudit, mais aussi pédant et aussi brutal, Grangier, qu'il drapa plus tard dans son *Pédant Joué*. En 1637, il a terminé ses études et se livre aux incartades de jeunesse que suffisent à expliquer son âge et la fougue de son tempérament. Puis, il prend, toujours avec Lebret, du service dans les garde-nobles, presque tous gascons, et que commande Carbon de Castel-Jaloux, un des vaillants hommes du siècle.

La France envoyait alors des troupes sur l'Escaut, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées: les garde-nobles se jettent dans Mouzon, et Cyrano, durant une sortie, a le corps traversé de part en part d'une balle de mousquet (1639). La guerre de Trente Ans se poursuit et, à peine guéri, notre homme rejoint l'armée, mais dans un nouveau régiment, celui des gendarmes du prince de Conti et prend part au siège d'Arras. Cette fois, il reçoit un furieux coup d'épée à la gorge et renonce à la carrière militaire pour se livrer aux lettres (1640).

De retour à Paris, il entend parler du cours privé de Gassendi, s'y fait admettre l'épée à la main et partage les leçons du célèbre philosophe avec Hesnaut, fils d'un boulanger, qui devint le coryphée du libertinage et le maître de Mme Deshoulières; Bernier, médecin et voyageur: Chapelle, fils de Luillier, qui inclina toujours vers un facile épicurisme et gaspilla son talent en chansons bachiques; Molière, qui n'était alors que Poquelin, et qui préludait à ses plagiats géniaux en empruntant à son verveux camarade des idées et des formes.

Cyrano avait alors vingt-un ans. D'après ses portraits de Z. Heince et de Desrochers, nous le voyons comme un beau jeune homme, à la figure régulière et intelligente, au regard plein de feu et d'ironie; une moustache très fine ombre une lèvre railleuse; ses cheveux sont peignés à la mode des raffinés; et cet ensemble serait des plus heureux s'il n'était gâté par un nez un peu fort, que Cyrano défendait de sa plume et de son épée. On connaît ses duels; voici l'apologie écrite: « A la longueur du nez se mesurent la vaillance, l'esprit, la passion, la finesse; le nez est le siège de l'âme... ».

Il hante alors les cabarets où il fait la connaissance de Linière qui lui vaut d'inscrire dans sa vie une page arrachée à la légende épique d'un Amadis ou d'un Artagnan. Le poète avait blessé par une épigramme un grand seigneur qui, pour se venger, aposta un soir sur sa route cent assassins. Cyrano lui ordonne de « prendre une lanterne » et s'engage à « l'aider à faire la couverture de son lit ». Suivi à distance de témoins curieux de le voir à l'œuvre, entre autres M. de Cuigy et M. de Bourgogne, Bergerac se jette sur les *bravi*, en tue deux, en blesse sept et met le reste en fuite. Ce fait d'armes rapporté au maréchal de Gassion aurait pu valoir à Cyrano assagi une haute protection, qu'à ce moment il refusa.

Mais à cette bravoure il joignait un emportement qui allait parfois jusqu'à la folie. Voyant le singe de Datelin-Brioché sur les tréteaux de la rue Dauphine, déguisé par son maître en bretteur *à la Cyrano*, il fend, l'épée au poing, les rangs des spectateurs dont il taillade les souquenilles et, prenant Fagotin pour un laquais, dans son courroux il l'embroche. Croyant avoir à se plaindre de Montfleury, il lui interdit la scène pour un mois et lance au parterre un défi collectif.

D'ailleurs, ce sont là traits de sa jeunesse et, plus tard, « il ne boira du vin que rarement, sera modéré dans son manger et plein de retenue pour le beau sexe », à ce que nous apprend Lebret; il ne gardera qu'un scepticisme adouci et raisonné, celui de l'homme revenu de partout après avoir été quelque part; il aimera la nature, il fascinera, si nous en croyons l'abbé Pierquin, curé du Chastel, près Reims, les vautours et les milans; il acceptera enfin la *domesticité* du duc d'Arpajon et un gîte dans l'Hôtel du Marais, qu'habite son protecteur.

Mais jusque-là, dans son logis de la rue Saint-Jacques, il écrit ses œuvres, et peut-être quitte-t-il Paris de temps à autre pour aller en Angleterre, en Italie et en Pologne. Nous avons là-dessus de lui quelques narrations romanesques, et de Lebret un témoignage assez obscur.

Je ne tiens pas plus qu'il ne convient à mes hypothèses et je les donne pour ce qu'elles valent. Aussi bien le dix-septième siècle est-il trop discret et la réclame tapageuse y est si peu *couleur locale*. Nous avons changé tout cela. Si c'est un bien, c'est surtout pour les auteurs de biographies: nos neveux auront facilité grande à les établir précises et positives.

Mais ce n'est plus par des hypothèses que je veux indiquer dans quel milieu évolua Cyrano, quels amis il fréquenta, quel genre de vie il mena depuis qu'il quitta le service militaire jusqu'au jour où il entra à l'Hôtel d'Arpajon. Durant les quelques mois qu'il combattit dans les camps, il fut apprécié de M. de Bourgogne et du maréchal de Gassion, « qui aimait les gens d'esprit et de cœur parce qu'il se connaissait en tous les deux »; il lia relations de juvénile et franche camaraderie avec Cavoye, Brissailles, Montchenin, Saint-Gilles, Brienne, sans omettre Lebret qui, depuis... mais alors il était ferrailleur. Puis, rendu à la vie privée, il se jeta dans les coteries les plus diverses aux tendances différentes, que l'on a essayé de cataloguer sous les noms de « préciosité », « burlesque », « libertinage ».

La littérature de cette première moitié du dix-septième siècle n'est que confusion et indiscipline; aucun centre, aucune unité de vues, aucun principe général qui se fasse jour et s'impose dans cette anarchie tumultueuse des esprits. Rien d'absolu, rien de net à travers les brusques écarts d'auteurs originaux sans doute, mais sans grand génie, vigoureux certes et féconds, mais rebelles à toute règle, oscillant d'Aristote à Epicure et de Gassendi à Descartes, essayant tour à tour de Chapelain et de Coras aux épiques solennités; de Sarrazin et de Benserade aux légères poésies; de Sorel et de Furetière, réalistes bourgeois; de Saint-Amant et de Dassoucy, indépendants peu classés; ne sachant où se prendre ni comment se fixer; car, s'il y a déjà des modèles, il n'y a point de doctrine et l'Académie elle-même, à sa naissance, reflète toutes les diversités et toutes les contradictions d'un pareil milieu.

Les *Ruelles* prennent leur mot d'ordre dans la chambre bleue d'Arténice, qui accueille les représentants des invasions étrangères et le troupeau français de leurs imitateurs, éperdus des *concetti* et des *agudezzas*; les Précieuses et les Précieux, dont Sappho et Valère, sont là qui admirent les romans nés de *l'Astrée*, où les Lignon roulent des flots de petit lait, et sur les bords fleuris desquels les feuilles des arbres sont en soie verte, les fleurs en porcelaine émaillée; ils rêvent des buissons peignés, des nuages ouatés, un ciel de moire floconneuse, des ruisselets formés des larmes des vrais amants, gazouillant sur un fond semé de sable d'or, des bergers lardés de rubans, des bergères vêtues de robes de satin et des petits moutons calamistrés comme des marquises; ils se pâment à la *Guirlande de Julie*; ils subtilisent les sentiments, jouent aux *compliments*, aux *flatteries*, aux *conversations*, aux *éléments*, aux *portraits*, s'embarquent pour de multiples voyages au pays du Tendre, dont Mlle de Scudéry sera le géographe; ils commencent à mériter l'épithète que Molière, cet iconoclaste, attachera à leur nom.

Et Cyrano prendra là partie de ses *Lettres*.

Mais cette influence de la préciosité est combattue par le réalisme gaulois en révolte contre le bel esprit. Sorel va ouvrir le feu et Scarron sera le héros de cette nouvelle Fronde, dont d'Urfé fut le Mazarin. Le burlesque, d'ailleurs, est-il autre chose que le précieux, si l'on peut dire, retourné, dégageant le côté brutal et humain des plus graves problèmes, floraison bizarre et maladive qui ramena l'esprit français à sa verve naturelle par une salutaire poussée, — accident heureux, à tout prendre, de notre histoire littéraire et que la Fronde, cet accident de notre histoire sociale, s'est rencontrée juste à point pour développer? Il a pour traits distinctifs la *pointe* outrée, la métaphore hydropique, le style fier et superbe, l'allure extravagante du matamore; il joint la saillie hasardeuse au proverbe populaire; il se vautre dans le mauvais goût et dans l'équivoque ordurière; il raille les règles sacro-saintes; il fait voler les vieux cadres en éclats; il rit à gorge déployée des raffinements précieux dont il aperçoit les côtés mièvres et ridicules et auquel il sert de repoussoir.

Et là Cyrano prendra son *Pédant joué* et ses *Entretiens pointus*.

Donc le burlesque et le précieux ont agi sur l'esprit de notre auteur. Mais ce qui l'a formé le plus sans doute, c'est la théorie libertine, c'est l'influence de Gassendi et de Descartes, cette sorte d'indécision, venue de Montaigne et de Charron, pour ne pas remonter plus haut, cette divinité de la Raison par opposition à la Foi, cette science cartésienne, ces tendances sensualistes.

Et là Cyrano prendra son *Fragment de physique*, son *Agrippine* et son *Autre Monde*.

Et aussi voilà comme il sera en relations avec Longueville-Gontier, avec Gilles Filleau des Billettes, avec Adrien de la Morlière, avec Michel de Marolles, avec Rohault, tous hommes de poids et de savoir, philosophes et mathématiciens, comme également avec Scarron, avec Dassoucy, — encore que ces dernières relations l'aient conduit à des ruptures retentissantes, — avec Tristan L'Hermite, avec le Royer de Prade; et voilà comme, de ces courants divers, de ces influences divergentes, s'est formé un écrivain de talent et de haute valeur personnelle, original de ton, d'allures, de style, non par exemple de fond et de pensée, original *à fleur de peau*, pour ainsi dire; car il a cultivé tous les genres en vogue, empruntant sa *Physique* à Descartes, sa *Philosophie* à Gassendi, à la Rome antique sa *Tragédie*, à la Rome moderne sa *Comédie*, à Sorel, peut-être à Rabelais, ses *Voyages*, à tous ses contemporains ses *Lettres* et ses *Entretiens*, précieux avec ceux-ci, burlesque avec ceux-là, libertin avec les autres.

Cependant, l'âge venant des résolutions sérieuses, il accepta les propositions d'un grand seigneur, le duc d'Arpajon, comte de Rodez, marquis de Sévérac, vicomte de Montal, baron de Salvagnac, Montclar et autres lieux, conseiller au Grand Conseil, lieutenant général en Languedoc, qui habitait tantôt son château de Châtres, où Cyrano le suivait, tantôt son hôtel à Paris, voisin du couvent de la Merci. Les premiers temps furent heureux et les rapports cordiaux: Bergerac dédiait à son *patron* l'édition de ses *Œuvres diverses* chez Sercy (1654), rimait galamment un sonnet à Jacqueline d'Arpajon, mais avait la malencontreuse idée de redoubler en hommageant au duc son *Agrippine*, qui mécontenta sûrement le pieux bienfaiteur de l'église de Ceignac.

Ce mécontentement eut bientôt lieu de s'affirmer; car Cyrano ayant été blessé par la chute d'une poutre, un soir qu'il rentrait à l'hôtel, le protecteur abandonna son protégé. Il fut recueilli par messire Tanneguy Regnault des Bois-Clairs, grand prévôt de Bourgogne et de Bresse, et conseiller du roi en ses Conseils. C'est dans la maison de ce nouveau *patron*, ami auquel Bergerac avait adressé plusieurs de ses *Lettres*, que l'on tenta de convertir le libertin, sans y réussir d'ailleurs; il se fit transporter, sentant sa fin prochaine, chez son cousin Pierre, à la campagne, et y mourut, en septembre 1655, à l'âge de trente-cinq ans.

On l'enterra en grande pompe dans l'église du monastère des Filles de la Croix, auprès de la femme et du fils du duc d'Arpajon.

Ainsi disparaissait en pleine vigueur physique, en pleine force intellectuelle, cet écrivain de talent qui a tant occupé notre critique et sur lequel ont été énoncées tant d'opinions erronées, lancées tant de fausses et contradictoires appréciations, émis tant de jugements inéquitables, et que j'ai vainement tenté de situer et de peindre avec une entière impartialité et une indiscutable bonne foi Car rien ne me paraît plus sot également et plus inutile que d'apporter dans nos controverses littéraires autre chose que l'interprétation naïve des documents. rien de plus misérable que de torturer des textes en vue d'une cause. Et trop souvent le fit-on à propos de ce franc et loyal Cyrano qui, plus qu'aucun autre peut-être, était digne de la vérité toute nue que tant il aima, dût-elle lui être funeste, âme enfantine sans malice et sans détours, bien moins complexe qu'on l'imagine vu l'étrangeté de quelques-uns de ses actes et la bizarrerie de sa destinée.

J'ai publié la preuve que Cyrano avait été baptisé à Paris, — ce qui n'a pas empêché maints auteurs de continuer à le dire gascon.

De même sa généalogie démontre suffisamment l'inexactitude de M. Rostand, qui fait dire à Cyrano:

«.... Ma mère
Ne n'a pas trouvé beau. Je n'ai pas eu de sœur.»

trait par lequel l'auteur dramatique nous émeut, mais qui change Bergerac en héros romantique désabusé et chattertonesque, et qui complète bien la légende du Cyrano

«.... tué dans une embûche
Par derrière, par un laquais, d'un coup de bûche,»

sur l'ordre de la Compagnie de Jésus, ou à l'instigation d'un ennemi anonyme.

Que de réserves à faire sur l'histoire telle que la pratique M. Rostand: entre le siège de Mouzon et celui d'Arras, Bergerac a changé de régiment et ne se trouve donc pas sous les ordres de M. de Guiche, ni dans les rangs des cadets de Gascogne; Christophe de Neuvillette, tué durant le siège, n'a aucune raison majeure pour se prénommer Christian, et ne fut jamais le rival de Cyrano: car sa femme, Madeleine Robineau, — et non Madeleine Robin, — ni Roxane, inconnue à Somaize, — n'aura de rapports avec le libertin, comme nous le verrons, que sur la fin de sa vie et dans l'intention charitable de le convertir; Ragueneau et sa rôtisserie n'ont rien de la truculence que le disciple de Hugo lui prête et, s'il entre plus tard dans la troupe de Molière, il a des aventures, que rapporte Dassoucy, et qui ne le mettent guère en posture de nourrir longtemps les poètes crottés!

Ce Ragueneau pourtant a quelque part de vérité, — ce que nous ne pouvons dire de Guiche, par exemple, l'homme le plus ladre et le plus spirituel de France, — mais ce que l'on peut appliquer, du moins dans une certaine mesure, à Linière et à Montfleury. Toutefois, pour ce dernier, M. Rostand suppose entre lui et Cyrano, jaloux de Roxane, une sorte de rivalité amoureuse:

«..... Ce Silène,
Si ventru que son doigt n'atteint pas son nombril,
Pour les femmes encor se croit un doux péril,
Et leur fait, cependant qu'en jouant il bredouille,
Des yeux de carpe avec ses gros yeux de gre-
[nouille.. »

Il n'y eut jamais, dans la querelle, pareille intention de la part de Bergerac; et M. Magne a dit avec raison: « Voyez-vous Montfleury et son cercle de fer sautillant comme un marquis autour des femmes! Quelle grâce, quel esprit, quelle séduction, cet homme qui, hors du théâtre, était le plus ridicule des Falstaff. pouvait-il mettre à son service? Et comment Cyrano, le héros de tant d'aventures galantes et chevaleresques, aurait-il craint la concurrence d'un rival? »

C'est comme pour Christian. D'abord le Parisien aurait-il qualité pour défendre auprès des Gascons, et le sauver de leurs brimades, son compatriote? Et puis le duelliste enragé, capable d'interdire ainsi la scène à Montfleury, d'embrocher le singe de Datelin, de mettre en déroute les cent assassins apostés sur le passage de Linière, de forcer Dassoucy à franchir les Alpes, trouverait-il la patience sublime de supporter les plaisanteries du lourdaud Christian, son rival? Ce sacrifice ne serait-il pas au-dessus de ses forces et en dehors de son caractère, comme cette posture d'être amoureux à la cantonade? Au lieu de s'occuper de la couleur des bleus rameaux et du tremblement adoré de la main de Roxane, — à la mode de Lamartine, — tel que je le connais, notre homme, l'épée aux dents, eût escaladé le balcon que fleurissait le jasmin. D'ailleurs, en cette ravissante scène du IIIe acte, étant même admise l'idée d'un « mourant » en face d'une « précieuse », il n'aurait point parlé ainsi qu'il le fait. Il suffit, pour en être assuré, de lire ses *Lettres d'amour*, — les vraies, — que nous possédons et que j'étudierai tout à l'heure.

Quant à son indépendance absolue, va-t-elle jusqu'à la tirade de M. Rostand?

Non, merci!...

Oui, on l'a applaudie au théâtre, — et avec légitimité; — oui, je puis approuver la touchante préoccupation de l'auteur pour arriver à la couleur locale qui se traduit par le nom du libraire Charles de Sercy et le titre du journal *le Mercure François*; mais je ne puis souscrire à

S'aller faire nommer pape par des conciles
Que dans des cabarets tiennent des imbéciles;

Car « ces imbéciles » avaient nom Hesnaut, Bernier, Chapelle, Tristan, Dassoucy, Linière, amis de Bergerac beaucoup plus que Ragueneau et que les cadets de Gascogne, qu'il fréquentait à peine; et encore moins admettre le refus formel de

Chercher un protecteur puissant, prendre un
[patron.

démenti par son entrée à l'hôtel du duc d'Arpajon. D'ailleurs, cet idéal qu'il vante:

.....Chanter
Rêver, rire, passer, être seul, être libre,
Avoir l'œil qui regarde bien, la voix qui vibre,

est-ce celui du sieur de Bergerac, gentilhomme de lettres du dix-septième siècle et *domestique* d'un grand seigneur, auquel il offre ses *Œuvres* précédées de *dédicaces* aussi plates que celles de Corneille et de tous les auteurs de son temps? Ne serait-ce pas plutôt celui du délicieux *Passant*, de M. François Coppée, que Cyrano a pressenti et deviné, à en croire M. Rostand? D'ailleurs, on a chez lui l'esprit bien prophétique: en 1655, Ragueneau est

...moucheur de... de... chandelles chez Molière

à Paris, et le même Molière a plagié la *scène de la galère* pour l'insérer, en 1671, dans les *Fourberies de Scapin*.

Molière, il est vrai, trouve au dix-neuvième siècle de bizarres apologistes. M. Eugène Noël change les plagiats de l'auteur des *Fourberies* en une collaboration de Molière et de Cyrano au temps de leurs études communes chez Gassendi: tout ce qui est bon dans le *Pédant* est de la main de l'un — on devine aisément lequel — et tout ce qui est mauvais appartient en propre et sans conteste à l'autre. « Pauvre cheval de bois, pauvre Cyrano! » comme dit Charles Nodier, plus informé ou, pour mieux dire, moins partial.

**Pierre Brun.**

*Imprimeur-gérant:* QUINTARD

Paris, Imprimerie du *Figaro*, 26, rue Drouot

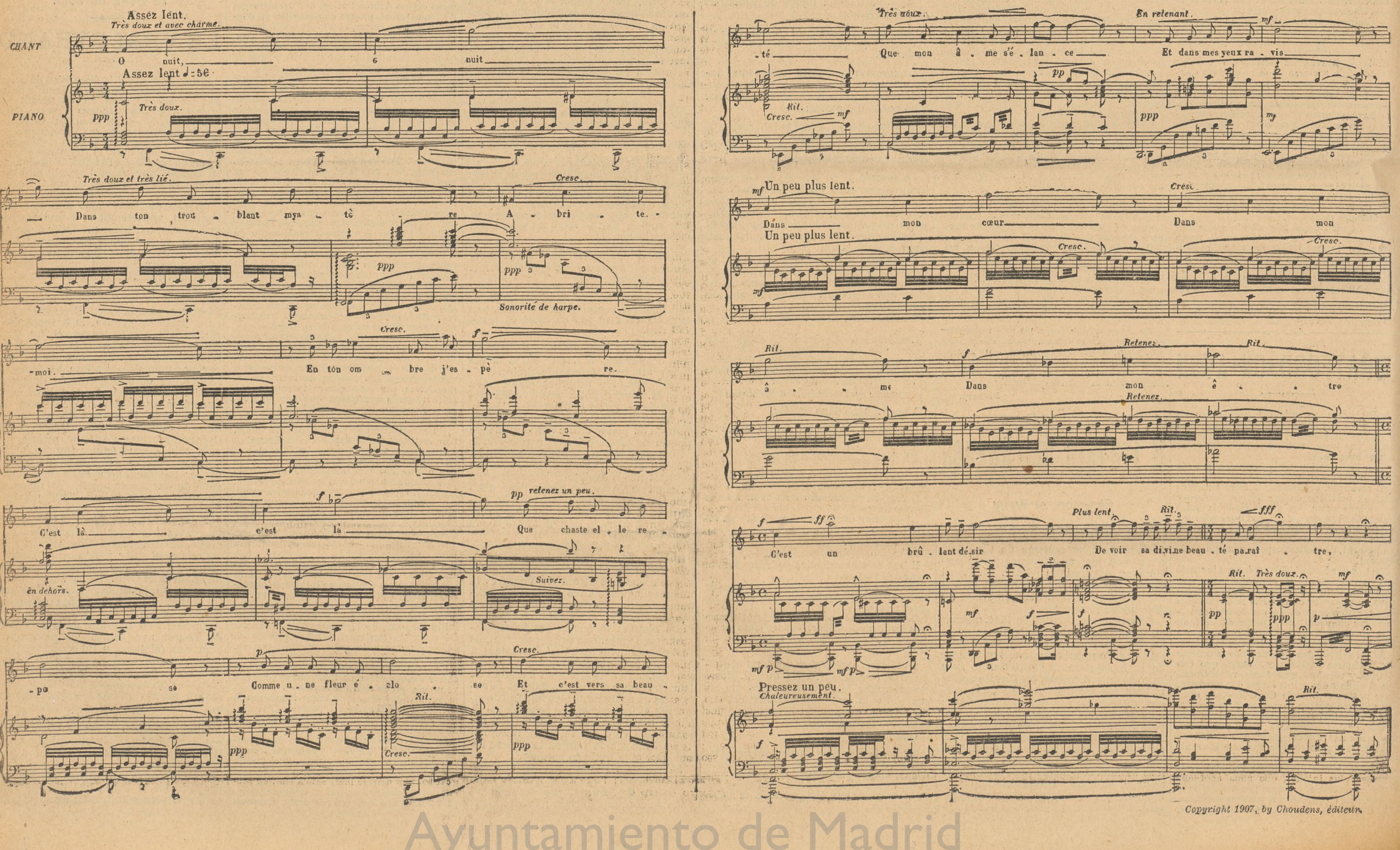
***A la Gaîté:***

# HERNANI

## Drame lyrique (d'après la pièce de Victor Hugo) par Gustave Rivet

## MUSIQUE DE HENRI HIRCHMANN

### Air de Don Carlos



*Copyright 1907, by Choudens, éditeur.*